

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Courrier de l'Éducation Nationale

No A7/69

I.

LES CAHIERS DE L'INSTITUT PÉDAGOGIQUE

Fernand Hoffmann:

Das Luxemburgische im Unterricht

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

JUILLET 1969

Les cahiers de l'Institut pédagogique

Au moment de présenter le premier de nos cahiers, nous aimerions exposer les raisons qui, à l'Institut pédagogique, nous ont déterminés à entreprendre certains travaux et à les publier.

L'expérience que nous avons pu acquérir dans l'enseignement de base comme dans l'enseignement de perfectionnement nous a fait comprendre qu'une formation pleinement valable ne doit pas seulement être active, elle doit encore être productive; elle doit notamment être en mesure de se procurer les informations et de se forger les instruments de travail dont elle a besoin. Cette exigence est fondamentale. La tâche de nos professeurs ne saurait s'épuiser dans la transmission verbale et magistrale de leur savoir. Il est indispensable que dans le domaine de leur spécialité ils continuent à travailler et à chercher — et que l'I.P. leur en offre les moyens.

C'est la raison pour laquelle nous avons créé un service de psychologie, des séminaires, des laboratoires, des ateliers pour les techniques d'expression.

Il nous semble naturel p. ex. que les professeurs qui enseignent la psychologie à nos étudiants travaillent régulièrement «sur le terrain», aussi bien au niveau de la consultation que de la recherche, — qu'au lieu de se cantonner dans un enseignement livresque, ils se soumettent à l'épreuve de la réalité concrète et abordent les problèmes là où ils se posent.

Cette option ne s'impose pas seulement en psychologie, mais aussi dans les autres secteurs, qu'il s'agisse des disciplines linguistiques ou scientifiques, de la pédagogie ou des techniques d'expression.

Il est évident que dans tous ces secteurs où nous voulons associer à notre enseignement certaines formes de recherche, nous ne pensons pas tant à la recherche fondamentale qu'à des études liées étroitement à nos préoccupations pédagogiques.

Encore faut-il préciser que ces études ne gagneraient rien à être entreprises dans l'isolement; nous devons les aborder en équipe, — dans des équipes qui réunissent professeurs de spécialités, professeurs de pédagogie, instituteurs en fonction et élèves-instituteurs, — et qui collaborent aussi bien à l'I.P. que sur le terrain, c'est-à-dire dans les classes primaires mêmes.

La mise en place de ces dispositifs de travail et d'études répond encore à une autre exigence, intimement liée à la première:

Nos élèves doivent pouvoir s'initier au travail personnel. A leur âge, cette exigence ne peut être satisfaite exclusivement par des «exercices» personnels. Nos élèves doivent avoir la possibilité d'assister de près au travail personnel de leurs professeurs et d'y participer sur les points qui leur permettent d'apporter des éléments valables. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils seront plus nombreux à prendre goût à une collaboration ultérieure, dans les domaines qui nous concernent tous.

De pareils projets ne sont pas du domaine de l'utopie. Les instituteurs recevant à l'I.P. leur formation spéciale pour l'enseignement différencié ont déjà collaboré très activement à deux études entreprises par notre service de psychologie. Dans ce secteur l'organisation de notre formation nous permet dès à présent de réaliser une ou deux études plus étendues par an.

D'autre part, les expériences acquises dans l'enseignement de perfectionnement nous permettront d'y convertir certains cours en séminaires, qui pourront devenir autant de foyers pour études positives. A partir de ces structures, il ne sera plus très difficile de renforcer dans notre formation de base la préparation au travail personnel et le goût de la collaboration scientifique.

Il sera sans doute utile de compléter ces considérations générales par des indications sur notre programme concret d'études et de publications:

— Deux études sont achevées et pourront paraître dans notre deuxième cahier:

a) l'étalonnage d'une épreuve d'orthographe allemande, réalisé sur un échantillon représentatif de 1250 élèves de la deuxième année d'études primaires;

b) une enquête portant sur les premiers choix scolaires faits par les 3966 enfants qui en juillet 1967 ont terminé la sixième année d'études primaires; ces choix scolaires ont été examinés en rapport avec des variables telles que la situation socio-professionnelle des parents, la taille de la famille, l'implantation géographique de la famille.

Cette enquête nous a servi d'expérience préliminaire pour effectuer une étude détaillée sur un échantillon de plus de 2800 enfants, représentatifs des élèves des sixièmes primaires du pays.

Dans l'étude détaillée nous avons ajouté aux variables socio-professionnelles des épreuves collectives d'intelligence. Les résultats

seront publiés au cours de l'année scolaire prochaine, lorsque nous aurons pris connaissance des choix scolaires faits par les élèves compris dans l'échantillon.

Faut-il relever que de telles études sont indispensables pour l'organisation d'une orientation scolaire valable?

Sans informations objectives et différenciées, sans instruments psychologiques étalonnés et validés, l'orientation scolaire restera une entreprise incertaine.

— Dans la série des travaux du séminaire d'études luxembourgeoises, deux autres cahiers sont en préparation:

Guide de l'étudiant en histoire luxembourgeoise.

Geschichte der Mundartdichtung für die Schulen.

— Une équipe de professeurs de pédagogie, d'instituteurs et de psychologues est en train d'analyser le nouveau manuel d'initiation à la lecture, quant à la progression des exercices et à la méthodologie implicite.

L'étude sera achevée en automne prochain. Nous en attendons un certain nombre d'informations utiles pour la préparation de la seconde édition dudit manuel.

Par ailleurs, nous voulons nous préparer par cette première analyse systématique d'un manuel à une tâche plus complexe: l'analyse et la programmation progressive de nos nouveaux manuels de français.

Nous remercions sincèrement Monsieur le Ministre de l'Education Nationale, qui nous encourage à entreprendre des études et qui nous offre la possibilité d'en publier les résultats.

Pour l'Institut pédagogique,
le directeur,
Gaston SCHABER

VORWORT

Die vorliegende Arbeit ist nicht als Arbeitsunterlage für die Schüler gedacht, sondern als Leitfaden für den Lehrer. Sie soll es diesem ermöglichen, erstens einmal seinen Unterricht in der Mundart nach einem bestimmten Endverhalten hin zu orientieren (Deutschunterricht vom Luxemburgischen her, Erkennen der nationalen Eigenart) und zweitens, diese Unterrichtsstunden ohne zu großen Zeitverlust dem Stand der gegenwärtigen luxemburgischen und ausländischen Mundartforschung gemäß vorbereiten zu können. Die Zielsetzung ist also eine rein pädagogische.

Wer aber nun dieses Büchlein zur Hand nimmt im Glauben, endlich ein Handbuch für den Unterricht im Luxemburgischen zu haben, der wird es bald wieder enttäuscht beiseite legen. Zwar wäre es verlockend gewesen, in einem Handbuch das gesamte für den Unterricht wichtige Material zusammen- und bereitzustellen. Das wäre jedoch über die Zielsetzung einer handlichen Einführung hinausgegangen und hätte zudem noch den Lehrer eher zurückgehalten als angeregt, selbst zu den Quellen vorzustoßen. Darum beschränkt sich der Autor für viele Problemkreise, wo genügend zugängliche Literatur besteht, auf bibliographische Hinweise und wird nur dort ausführlicher, wo es heißt, schwierige sprachwissenschaftliche Probleme pädagogisch mundgerecht zuzubereiten oder aber, wo Themen behandelt werden, die im einschlägigen Schrifttum bisher kaum oder gar nicht angeschnitten wurden (luxemburgische Sprachpsychologie, durch die Mundart bedingte Fehlerquellen).

Da es sich bei dieser Einführung in die Probleme des Unterrichtes im Luxemburgischen um einen Leitfaden handelt, braucht wohl nicht besonders hervorgestrichen zu werden, daß die hier gebrauchten Formulierungen und Ausführungen, trotz des stetigen Bemühens, komplizierte Zusammenhänge möglichst einfach darzustellen, vom Lehrer in einer der Intelligenz- und Altersstufe seiner Klasse gemäßen Art angeboten werden müssen.

Abschließend ist es meine Pflicht, Herrn Prof. Gaston Schaber, dem Direktor des «Institut Pédagogique», dafür zu danken, daß er mir und meinem Kollegen Prof. Gilbert Trausch die Möglichkeit gab, am «Institut Pédagogique» in Luxemburg-Walferdingen ein «Séminaire d'études luxembourgeoises» (Seminar für geschichtliche Landeskunde

Luxemburgs) zu gründen, dessen erste Veröffentlichung diese Arbeit darstellt. Auch dem Ministerium für Nationale Erziehung, ohne dessen moralische und finanzielle Unterstützung diese Veröffentlichung nicht möglich gewesen wäre, gilt mein Dank.

Zum Schluß wage ich den geheimen Wunsch auszudrücken, daß dieses erste Heft der «Cahiers de l'Institut Pédagogique» dazu beitrage, dem Unterricht in der Muttersprache (das ist und bleibt bei uns Lëtzebuergesch) neuen Auftrieb zu geben. Der Leitfaden kann für die Volksschule und für den mittleren Unterricht benutzt werden. Das ist nur eine Frage der pädagogischen Darbietung.

Luxemburg, den 23. Januar 1969

F. H.

I. - PRINZIPIELLES

WARUM LUXEMBURGISCH?

Im Schulgesetz von 1912 war, dank der Bemühungen des Deputierten Caspar Mathias Spoo, das Luxemburgische in den Lehrplan der Volksschule aufgenommen worden. Seither hat sich niemand bereitgefunden, diese Maßnahme rückgängig zu machen. 1945 hatte «eis Sprooch» auch, getragen vom Hochgefühl der Befreiung, mit je einer Wochenstunde ihren Einzug in die beiden unteren Klassen der luxemburgischen Lyzeen und Gymnasien gehalten. Was vaterländischer Überschwang damals in die Wege geleitet, hat die kühle Überlegung der Reformer von 1968 durch die Streichung der Wochenstunde Luxemburgisch auf Sexta auf ein bescheideneres Maß zurückgestutzt. Doch Luxemburgisch ist Lehrfach geblieben. Die Beweggründe hierfür dürften jedoch eher kulturpolitischer denn pädagogischer Natur gewesen sein.

Es gilt aber zu überlegen, ob diese politischen Überlegungen nicht auch auf das Gebiet der Schule übergreifen. Das Luxemburgische ist einer der Hauptträger unserer nationalen Eigenart. Das Luxemburgische auf Kosten des Deutschen zu streichen, hätte wohl nicht den Veranstalter der berühmten «Personenstandsaufnahme» Recht gegeben. Dennoch hätte man, wenn auch dem bloßen Schein nach, einer Reihe von «völkischen» Argumenten zugestimmt, denen seit mehr als hundert Jahren weder eine historische, noch eine psychologische, ethnologische oder politische Realität entspricht. Was um 1830 klugen politischen Köpfen aufdämmerte: daß es zwischen Ost und West einen unserm Wesen entsprechenden Mittelweg gäbe, den luxemburgischen, hat sich im Laufe der Zeit zu einem kaum noch zu erschütternden Nationalgefühl entwickelt. Dieses Nationalgefühl, mag auch vieles davon künstlich gezüchtet worden sein, ist heute ein wichtiger — wenn auch nicht der einzige — Garant unserer Unabhängigkeit. Es dürfte nun wohl einer luxemburgischen Schule nicht unwürdig sein und auch keineswegs nach Chauvinismus aussehen, wenn Sie versuchte, diesem Nationalgefühl eine faktisch untermauerte und durch Vernunftsargumente gestützte Grundlage zu geben. Das scheint mir der Sinn des Unterrichtes im Luxemburgischen zu sein. Kein Züchten eines fahnenschwingenden rot-weissblauen «Roude Léif huel se!»-Patriotismus, kein bornierter Nationalismus à la Déroulède, kein Jang de Blanne-Kult und Klöppelkrieg-Mythos. Gott bewahre, nein! Aber der Versuch einer objektiv-

kühlen Analyse des tragenden Grundes unserer Eigenart und einer Inventarisierung ihrer wichtigsten Komponenten. Also nicht Luxemburgisch um des Luxemburgischen willen. Vielmehr sollte das Studium der Mundart und die Analyse von Dialekt-Texten Gelegenheit geben, den Schülern auf eine ihrem Intelligenzalter gemäße Art nahezubringen, was wir Luxemburger sind.

Von der Didaktik des Hochdeutschen her gesehen, bietet eine Kenntnis der Geschichte des Luxemburgischen, sowie seiner lautlichen, morphologischen und syntaktischen Eigenarten dem Lehrer die Möglichkeit, Deutsch vom Luxemburgischen her zu lehren und eine ganze Reihe von Fehlerquellen mit größerer Sicherheit auszuschalten.

II. - METHODISCHES UND DIDAKTISCHES

Die wenigsten der Lehrer sind aber nun in der Lage, einen Unterricht in diesem Sinne zu vermitteln. Auch den Bestgewillten stellen sich Schwierigkeiten in den Weg, denen man durch ein Ausweichen in den Deutschunterricht so leicht entgehen kann. Ein etwas näheres Hinsehen entlarvt zum Glück eine ganze Reihe dieser Hindernisse als trügerischen Schein.

DIE HANDBIBLIOTHEK DES LEHRERS

Selbstverständlich muß sich der Lehrer bei der Vorbereitung — ohne die dürfte es anfangs wohl kaum gehen — einer Reihe von Nachschlagewerken und grundlegenden Darlegungen bedienen. Die nachfolgende Liste mag in diesem Sinne praktisch nützlich sein. Ein Teil davon gehört übrigens zum unerläßlichen Bibliotheksbestand des Luxemburger Intellektuellen.

Sprachgeschichte

- HESS, Joseph: Die Sprache der Luxemburger. Luxemburg, Brück, 1946.
- BRUCH, Robert: Grundlegung einer Geschichte des Luxemburgischen. Luxemburg, Linden, 1953.
- BRUCH, Robert: Das Luxemburgische im westfränkischen Kreis. Luxemburg, Linden, 1954.
- HENZEN, Walter: Schriftsprache und Mundarten. (Sprachgeschichtliche Einleitung). 2. Auflage, Bern, Francke, 1954.
- HOFFMANN, Fernand: Mëscheler. Luxemburg, Sankt Paulus-Druckerei, 1968.
Darin: Das Werk Robert Bruchs.

Lexika

- Biographie nationale du pays de Luxembourg depuis ses origines jusqu'à nos jours. Vol I ff. Luxembourg, V. Buck, 1947 ff.

- GANGLER, Jean-François:** Lexikon der Luxemburger Umgangssprache wie sie in und um Luxemburg gesprochen wird mit hochdeutscher und französischer Uebersetzung und Erklärung. Luxemburg, Hoffman, 1847.
- GLAESENER, Jean-Pierre:** Le Grand-Duché de Luxembourg historique et pittoresque. Diekirch, Schroell, 1885.
- Luxemburger Wörterbuch. Band I, II, ff. Luxemburg 1950 ff.
- NEYEN, Auguste:** Biographie luxembourgeoise. T. 1-3, Luxemburg, Brück, 1860-1877.

Geschichtliche Darstellungen der luxemburgischen Mundartdichtung

- BLUM, Martin:** Beiträge zur Literaturgeschichte des Luxemburger Dialektes. H. 1, 2, Luxemburg, Worré-Mertens, 1899-1913.
- HOFFMANN, Fernand:** Geschichte der Luxemburger Mundartdichtung.
Band I: Von den Anfängen bis zu Michel Rodange. 210 S. u. 327 S. Anthologie.
Band II: Von Aendréi Duchscher bis zur Gegenwart. 300 S. u. 714 S. Anthologie.
Luxemburg, Bourg-Bourger, 1964-1967.
- KEIFFER, Jules:** La langue et la littérature du Grand-Duché de Luxembourg. Luxemburg, Worré-Mertens, 1903.
- STEFFEN, Nikolaus:** Die Träger unserer vaterländischen Literatur. In: Das Vaterland, Luxemburg, 1869, Nr. 3 ff.
- THYES, Félix:** Essai sur la poésie luxembourgeoise. In: Revue trimestrielle, Bruxelles, 1854.
- WELTER, Nikolaus:** Mundartliche und hochdeutsche Dichtung in Luxemburg. Luxemburg, Sankt Paulus Druckerei, 1929.

Volkskundliches

- FONTAINE, Edmond de la:** Luxemburger Sitten und Bräuche. Luxemburg, 1883.

- GREDT, Nikolaus:** Sagenschatz des Luxemburger Landes. 2. Auflage, Luxemburg, 1964.
Band I: Textteil.
Band II: Index, Motiv- und Sachregister.
- HESS, Joseph:** Luxemburger Volkskunde. Grevenmacher, Faber, 1929.
- HESS, Joseph:** Luxemburger Volksleben in Vergangenheit und Gegenwart. Luxemburg, 1929.
- HESS, Joseph:** Altluxemburgische Denkwürdigkeiten. Luxemburg, Linden, 1960.
- HESS, Joseph:** Volkskundliche Bibliographie Luxemburgs von 1945-1955. In: Deutsches Jahrbuch für Volkskunde. Berlin, Akademie Verlag, 4 (1958), S. 210 - 216.
- SCHMITHUESEN, Josef:** Das Luxemburger Land. Leipzig, Hirzel, 1940.

Historisches

- MARGUE, Nicolas:** Die Entwicklung des Luxemburger Nationalgefühls von 1780 etwa bis heute. Luxemburg, Sankt Paulus Druckerei, 1937.

Volkswelshelt, Redensarten, Sprichwörter, Kinderreime usw.

- FONTAINE, Edmond de la:** Die Luxemburger Sprichwörter und Redensarten. Luxemburg, 1857.
- FONTAINE, Edmond de la:** Die Luxemburger Kinderreime. Luxemburg, 1877.
- FONTAINE, Edmond de la:** Luxemburger Sagen und Legenden. Luxemburg, 1882.
- MERSCH, Karl:** Die Luxemburger Kinderreime. Luxembourg, Buck, 1884.
- PLETSCHETTE, Nikolaus:** Biller aus der Lëtzebuenger Sprooch. Luxemburg, Linden, 1951.
- SENNINGER, Leo:** Kinderlied und Kinderspiel im Rahmen der Luxemburger Volkskundeforschung. In: Jonghémecht, 3 (1929). (Führt weitere Literatur an.)

RIES, Nicolas: Luxemburger Sprichwörter. Diekirch, Schroell, 1909. (Separatdruck aus «Der Landwirt».)

Völkerpsychologisches

BRUCH, Robert: Critères linguistiques de la nationalité luxembourgeoise. In: Bulletin de documentation du Gouvernement Grand-Ducal, 13 (1957), Nr. 1.

LUDOVICY, Ernest: Notes sur le bilinguisme. In: Revue de psychologie des peuples. 1954, S. 152 ff.

RIES, Nicolas: Le dualisme linguistique et psychique du peuple luxembourgeois. Diekirch, J. Schroell, 1911. (Programm des Gymnasiums von Diekirch).

RIES, Nicolas: Le peuple luxembourgeois. Essai de psychologie. 2me éd., revue et augmentée. Diekirch, Schroell, 1920.

Grammatisches

BERTRANG, Alfred: Grammatik der Areler Mundart. Bruxelles, Hayet, 1921.

BRUCH, Robert: Luxemburger Grammatik in volkstümlichem Abriß. Luxemburg, Linden, 1955. Neuauflage 1968.

Bibliographisches

HURY, Carlo: Luxemburgensia. Eine Bibliographie der Bibliographien. Luxemburg, Imprimerie Saint-Paul, 1964.

BLUM, Martin: Bibliographie luxembourgeoise ou Catalogue de tous les ouvrages ou travaux littéraires publiés par les Luxembourgeois ou dans le Grand-Duché actuel de Luxembourg. Première partie: Les auteurs connus. T. 1. 2. Luxemburg, Bourg-Bourger, (später) Worré-Mertens, 1902-1932. (Unvollendet, Reicht nur bis «Siegen»).

Bibliothèque nationale, Luxembourg: Bibliographie luxembourgeoise. Jg. 1 1944-45) ff. Luxemburg, Imprimerie Linden, 1946 ff.

DIE ZUGÄNLICHEN TEXTE

Grundlage für den Unterricht im Luxemburgischen sind, wie in jedem Sprachunterricht, die Texte. In absehbarer Zeit wird ein Handbuch (Kleine Literaturgeschichte und Texte) für die Primärschulen erscheinen. Krönung des Unterrichtes im Luxemburgischen soll die Lektüre des «Rénert» sein und bleiben. Hier dürfte es auch leicht sein, Texte zu beschaffen, da der Verlag Edi-Centre den «Rénert» laufend neu auflegt. Eine regere Nachfrage aus Schülerkreisen könnte vielleicht auch für diesen oder jenen Verleger Anstoß sein, eine billige Neuauflage des Urtextes von 1782 aufzulegen. Allerdings bleibt die 1927 von Jos. Tockert besorgte «Jubiläumsausgabe» unerläßliches Werkzeug für den Lehrer. Nikolaus Pletschette schuf mit seiner Erzählung «De Schousterpittchen» (1955/56 in «Eis Sprooch»); neuaufgelegt bei Kremer-Muller, Esch-Alzette) nicht nur ein Meisterwerk erzählender Dialektprosa, sondern das dichterische Denkmal von geradezu klassischem Ebenmaß, das er dem Vater setzte, ist trotz aller Reife der Lebenserfahrung den Schülern inhaltlich und formal durchaus zugänglich. Zudem bietet es im Übermaß Gelegenheit, ein Stück Luxemburg aus vergangener Zeit wiedererstehen zu lassen.

Der Roman «Doheem» von Ferd. Gremling ist noch nicht vergriffen. Als Klassenlektüre ist er zu umfangreich. Doch empfiehlt es sich grössere Ausschnitte daraus vorzulesen.

Viel Anklang, wenn nicht als Klassenlektüre, so doch beim Vortrag durch den Lehrer, dürften wohl auch die beiden Bände Jugenderinnerungen von Will Reuland «De Jhempi» (Selbstverlag, Greiveldingen, 1964) und «Jhempiën» (Ibid, 1965) finden. Recht gut geschriebene Szenen aus dem Alltag eines Jungen schildert auch Will Flener in «De Josy vu Gröndchesbäch». (Hektorgraphiert. Beim Autor zu beziehen). Bis vor kurzem waren auch noch Exemplare der köstlich geschriebenen Sage «De Klautje vun Itzeg» von Wilhelm Weis im Buchhandel oder jedenfalls beim Verlag der Sankt Paulus-Druckerei erhältlich.

Das mundartliche dramatische Werk Marcel Reulands wird neuerdings in der Zeitschrift «Arts et Lettres» der Sektion für Dichtung und Kunst des Großherzoglichen Institutes wieder zum Abdruck gebracht. Bisher sind erschienen: «Gudd Noperen» (I. 1964, S. 359-392); «De Friddche muß dru gläwe» (II., 2, S. 231-254); «De Friddche get Dokter»

(II. 3, S. 389-405; II. 4, S. 529-560), sowie «Op der Kirmes» (1967/68). Das Dialekttheater Tit Schroeders wurde durch die «Nouvelle Revue Luxembourgeoise» (Academia) zugänglich gemacht «De Scheffe vum ale Maart» (Academia, Annuaire 1963, S. 87 ff.); «D'Pöltches Famil» (Nouvelle Revue Luxembourgeoise, 1964 Nr. 2, 3). Norbert Weber sammelte sein Theater, die Märchenspiele und Hörspiele in dem Band «Stécker, Soen a Radiospiller», der 1967 im «Frëndeskrees» (Sankt Paulus-Druckerei) erschien.

Der vom Unterzeichneten im «Frëndeskrees» herausgegebene Band «Gedichter» von Marcel Reuland ist leider vergriffen. Der Lyrikband «Um haalwe Wee» von Tit Schroeder ist indessen noch erhältlich. (Zu beziehen beim Autor oder in der St. Paulus-Druckerei).

Eine reiche Auswahl an nicht mehr zugänglichen Texten von den Anfängen bis zur Gegenwart bietet der Anthologie-Teil der beiden Bände meiner «Geschichte der Luxemburger Mundartdichtung».

LUXEMBURGISCH-STUNDEN ALS LUXEMBURGISCHE SPRACH- UND REALIENSTUNDEN

Dort, wo sich der Unterricht im Luxemburgischen im Umkreis des rein Literarischen bewegt, gelten die methodischen Richtlinien des neu-sprachlichen Unterrichtes schlechthin. Allerdings mit dem wichtigen Unterschied, daß hier tatsächlich in der Muttersprache unterrichtet wird.

Unsere mundartliche Dichtung ist, vom literarischen Standpunkt aus gesehen, nicht in dem Maße reich und bedeutsam, daß sich ein auf sie konzentrierter Unterricht im Literarischen erschöpfen könnte. So wird der Lehrer immer wieder auf die Gebiete der luxemburgischen Volkskunde, Geschichte, Sprachforschung und Volkspsychologie übergreifen müssen. Beispielsweise enthalten die so oft vom rein Dichterischen bemängelten Gedichte von Willy Goergen eine ungeahnte Fülle von präzise beobachteten und festgehaltenen Details aus dem Dorf- und Landleben früherer Zeiten, Details die wir bei Jos. Hess — wie das ja auch nicht anders möglich ist — keineswegs in dieser prallen Anschaulichkeit finden. Mit Hilfe dieser Beschreibungen ist es leicht, dem immer zunehmenden Verlust an Primärwirklichkeit, der das Schicksal unser nach-bäuerlichen, industriellen Zivilisation ist, durch lebendig anschauliche Fahrten in die Realwelt der Großväter und Urgroßväter entgegenzuwirken.

Die Sprache selbst bietet auf Schritt und Tritt Gelegenheit, etwas von Luxemburger Wesensart am philologischen Detail ans Licht zu heben.

Luxemburgisch zwischen Romania und Germania

Für die Schüler, wie auch für den linguistisch weiter nicht gebildeten Laien, ist meistens das Vokabular entscheidend für die Bestimmung der Herkunft einer Sprache. Wenn der Lehrer nun auf ein Wort wie «Fóttell», um ein Beispiel zu wählen, stößt, so kann er das benutzen, um zu zeigen, daß es viel gewichtigere Argumente gibt, die dafür sprechen, daß das Luxemburgische dem Französischen näher steht, als irgend ein anderer germanischer Dialekt, als die französischen Lehnwörter oder auch sogar die noch viel älteren Ueberbleibsel aus der gallo-römischen Zeit wie «Aul» (olla-Schlüssel); «Klauschter» (clôstrum-Vorhängeschloss); «Päsch» (pascua-Weide) oder «Pëtz» (puteus-Brunnen). Diese Wörter sagen für uns nicht mehr aus, als sie

für die ganze übrige Germania Romana aussagen. Das Vokabular gehört zum Mobilien im Hause der Sprache, es überschreitet Grenzen, durchwatet Flüsse und überquert Paßhöhen mit den Dingen, die es bezeichnet. Wo phonetische Schwierigkeiten auftauchen, dort waltet einsichtig das wohlthuende Gesetz der Trägheit und aus «avant-garde» macht der Luxemburger im Nu «Wankart», die «mécanique» wird zur «Dillemajick» und was der Nachbar «disque» nannte, ist unser «Dix». Denn zum schwerbeweglichen Keller- und Mauerwerk des Sprachhauses gehören phonetische Gewohnheiten und syntaktische Eigenarten. Und gerade hier stoßen wir auf interessante Beobachtungen:

Die intervokalische Lenisierung

Das Luxemburgische kennt innerhalb des einzelnen Wortes, wie auch im Satze selbst, die intervokalische Lenisierung, wie sie für das mittelalterliche Französisch charakteristisch ist:

lat. ripa > riba (6. Jht) > rive (8. Jht) > rive (9. Jht)
 lat. faba > fava (ital.) > fève

Luxemburgisch

Nhd.	über bleiben	luxemb.	iwwer bleiwen
Nhd.	sagen (mhd. seggen) fragen (mhd. vragen)	luxemb.	soën froën

Französisch

lat. ruga > rue
 agustu > août

Innerhalb des Satzes:

- 1) Hee stong op der Traap.
Hee gong d'Trabop.
- 2) Et steet op desem Blaaf.
Dës Blaafas wielëch.

Die phonetische Gesetzmäßigkeit ist augenfällig. Intervokalisch tritt im Luxemburgischen eine Lenisierung der okklusiven Fortes ein.

Hier können sich nun Sprechübungen anschließen, welche die Schüler auf die «Luxemburger Schaukelmelodie» aufmerksam machen. Es gilt, ihnen zu zeigen, daß wir Luxemburger — im Gegensatz zum Deutschen — die einzelnen Silben nicht durch Glottis-Druck trennen, sondern «liaisons» machen. Andererseits bringt aber die im Franzö-

sischen seit dem ausgehenden Mittelalter verschwundene intervokale Lenisierung uns dazu, im Französischen die Qualität der harten Verschlussworte zu verändern (p, t, k > b, d; g).

Unterscheidung von Subjekt und Objekt durch Position im Satz

Ein Satz wie «Der Däiwel soll heen huelen» wäre eine gute Gelegenheit, darauf hinzuweisen, daß wir es hier wahrscheinlich mit einem im Luxemburgischen äußerst seltenen Nominativ (eventuell aber auch gen. part.) zu tun haben. Das Luxemburgische besitzt nämlich, wie das Französische, keinen eigenen «cas sujet».

illi muri (Alt-Franz.: li mur) ist verschwunden, und die Akk.-Form illos muros stand Pate sowohl für den «cas sujet» wie für den «cas régime». Diese sprachliche Entwicklung brachte es mit sich, daß die beiden Flexionsfälle positionsmäßig unterschieden werden mußten.

Lors d'un tournoi de chansons des
chanteurs écoutent des **chanteurs**.
 cas sujet cas régime

Hochdeutsch

Der Dieb stiehlt den Esel.

Französisch

Le voleur vole l'âne.

Luxemburgisch

Den Déif stiëlt den lësel.

Die zweite hochdeutsche Möglichkeit «Den Esel stiehlt der Dieb» ist im Luxemburgischen nur unter Verzicht auf eindeutige Verständlichkeit möglich.

Neben diesen beiden typisch romanischen Lautgewohnheiten im Luxemburgischen, kann der Lehrer noch im Laufe seiner Texterklärungen folgende anderen herausarbeiten:

Synkope und Apokope unbetonter Silben

Lat.	Franz.
viride	vert
laridu	lard
calidu	chaud
Neuhd.	Luxemb.
gegangen	gaang
gegessen	giëss
gekommen	kom

Wie in den romanischen Idiomen des nördlichen Galliens, legt das Luxemburgische den Druckakzent auf die betonte Silbe, was mit sich brachte, daß die unbetonten Silben nach und nach verschwanden. Wenn wir nun im Luxemburgischen folgendes feststellen:

Eisenbach > Eesbech
 Heinerscheid > Hängësch
 Insborn > Ensber

so ist das dem gallo-römischen Einfluß zu verdanken.

Assimilations-Tendenzen

Silben zu assimilieren, ist ein allen gesprochenen Sprachen eigener Vorgang. Im Luxemburgischen wird beispielsweise die vorangestellte Nasale -n- von den Spiranten -f-, -v-, -s- assimiliert:

fünzig > foffzeg
 Jungfrau > Joffer
 François > Fraas

Eine gleiche Tendenz stellen wir im Französischen fest:

Lat. mensem > mese > mois
 tensa > tesa > toise

Wir finden diesen Vorgang auch in andern germanischen Idiomen, so im Nordischen und im Angelsächsischen beispielsweise. Robert Bruch hat aber mit Recht darauf hingewiesen, daß sich dieses sprachliche Phänomen in Europa auf die germanischen Sprachen und Idiome beschränkt, die Nachbarn des Französischen oder Provenzalischen sind: Niederländisch, alemannische Dialekte der Schweiz, Luxemburgisch, lothringische Mundarten.

Senkung alter i- und u-Formen

Im 4. Jahrhundert finden wir in lateinischen Inschriften für die klassischen Formen «simul» und »minus», «semul» und «minus». Im 5. Jahrhundert berichtet der Grammatiker Consentius, daß die Gallo-Romanen die klassische Lautung -i- zu einer dem -e- ähnelnden Form senken. Von nun stellen wir in fast allen romanischen Sprachen folgenden Vorgang fest: die lateinischen breves -i- und -u- senken sich

zu kurzen -e- und -o-.
 circulus > cercle
 bucca > boche > bouche (13. Jht)

Luxemburgisch:

Germ. kripja > Krëpp
 Nhd. Luft > Loft

-i- tendiert zu einer etwas offeneren Variante. Dieser Vorgang ist am ausgesprochensten im alten romanischen Lotharingen festzustellen.

Vokal-Diphthongisierungen

Zwei Arten haben das Luxemburgische und das Französische gemeinsam: Kurze -e- und -o- in offener Silbe werden zu -ië- und -uë» diphthongiert (Nhd. «leben» > luxbg. «liëwen»; Nhd. loben > luxbg. luëwen).

In den gallo-romanischen Mundarten stellen wir schon sehr früh folgendes fest:

lepore > lièvre

Desgleichen wird das lat. «cor» zu «cuor» im Altfranzösischen, wie das nhd. «Korn» im Oesling zu «Kuor» wird. Im Norden des Gutlandes (Vichten z. B.) wird aus «Kuër» «Kör», ganz so wie aus altfranzösisch «cuor» «coeur» wird.

Ähnliches läßt sich für langes -ê- und -ô- feststellen.

thêca (gr.-lat.) > alt-franz. teie (taie)

luxemb. Zéich - Zich.

KLEINE GESCHICHTE DES LUXEMBURGISCHEN

Ausführungen dieser Art führen ganz natürlich zu der Frage, was das denn nun eigentlich ist, das wir unsere Muttersprache nennen und wie sie sich im Laufe der Zeiten entwickelte. Mit dem Hinweis, daß es sich um einen moselfränkischen Dialekt handele, ist den Schülern nicht gedient. Der Lehrer muß schon weiter ausholen. Es könnte bei diesem Versuch, Schülern der Unterstufe unsere Sprachgeschichte klar zu machen, etwas herauskommen, was ungefähr so aussähe:

Die Geschichte der deutschen Sprache bis zur 1. Lautverschiebung im Überblick

Es hat lange gedauert, bis die Gelehrten begriffen, daß nicht bloß das Menschengeschlecht eine Geschichte hat, sondern auch alle die Dinge, deren der Mensch sich auf seinem Gang von den Höhlen der Eiszeit bis zu den Hochhäusern der modernen Städte bemächtigte. Und nicht bloß der Mensch und die Dinge seiner Umwelt haben eine Geschichte. Auf alles, was sich entwickelt, können wir den Geschichtsbegriff anwenden. Er gilt nicht nur für Dynastien und Kriege. Auf die Sprache angewandt, bedeutet dies, daß die Gelehrten vom Ende des 18. Jahrhunderts an sich dafür zu interessieren begannen, die Dokumente der Sprache soweit wie möglich zurückzuverfolgen und Wachstum und Wandlung der Sprache auf dieselbe Weise zu erklären, wie der Historiker andere geschichtliche Ereignisse deutet, nämlich dadurch, daß er ursächliche Zusammenhänge zwischen Geschehnissen sucht, die räumlich und zeitlich zusammenhängen.

Der Engländer William Jones (1746-94), Richter am britischen Gerichtshof von Kalkutta, stellte in einer berühmten Rede vor der «Asiatischen Gesellschaft» am 2. Februar 1786 fest, daß es zwischen dem Sanskrit, dem Griechischen und dem Lateinischen eine so große Verwandtschaft gebe, «daß kein Philologe alle drei erforschen könnte, ohne die Ansicht zu vertreten, daß alle drei aus einer gemeinsamen Quelle stammen, die es vielleicht nicht mehr gibt». Zugleich zählte er andere, wenn auch nicht so zwingende, Gründe auf für die Annahme, daß auch das Gotische wie das Keltische, wenngleich mit einer verschiedenen Sprache vermischt, den gleichen Ursprung hätten wie das Sanskrit. Auch das Altpersische könnte der gleichen Familie zugerechnet werden. Diese Sprache, «die es vielleicht nicht mehr gibt», pflegt man seither als das «Indogermanische»

(indoeuropäische Ursprache) zu bezeichnen. Seither hat es viele Kontroversen um die «Ursprache» gegeben. Aber die historisch-vergleichende Methode war geboren. Ihre Grundprinzipien formulierte der Däne Rasmus Kristian Rask (1787-1832) und Jacob Grimm (1785-1863) schrieb mit dieser Methode seine «Deutsche Grammatik». Mit reichlicheren Belegen als Jones weist er die Verwandtschaft der germanischen Sprachen und besonders des Deutschen mit der «arischen» oder «indogermanischen» Sprachfamilie nach.

In weit zurückliegenden Jahrtausenden waren also wahrscheinlich einmal die germanischen, romanischen, slawischen und viele andere europäische und asiatische Völker ein Volk mit einer Sprache und einer Kultur gewesen. Dieses Muttervolk pflegt man das «indogermanische» oder besser: das «indoeuropäische» zu nennen. Seine Sprache war die indogermanische Ur- oder Grundsprache. Heute nehmen die Gelehrten an, daß es aber auch schon innerhalb dieser Grundsprache Dialekte (also Unterschiede) gab. Etwa um 2000 v. Chr. muß ein Ereignis eingetreten sein, das dieses einheitliche Volk zersprengte und einzelne Teile oder Stämme in die Ferne trieb. Ein Teil setzte sich auf dem südlichen Balkan fest (die späteren Griechen), ein anderer siedelte sich auf der apenninischen Halbinsel an (Römer) und indogermanische Wanderzüge stießen sogar bis nach Vorderindien vor (Inder). Durch Gebirge, Meere und Wildnisse so groß wie ganze Länder getrennt, entwickelten die einzelnen Teile dieses indogermanischen Muttervolkes nun diese gemeinsame Sprache unabhängig voneinander weiter und so entstanden das Griechische, das Latein, das Keltische, das Slawische, das Germanische und die Sprache der Inder (Sanskrit).

Ein ungemein wichtiges Ereignis für die Sonderentwicklung der germanischen Sprachen stellt eine gesetzmässige Veränderung (Verschiebung) bestimmter Lautgruppen dar, die diese Sprachen für immer von den Schwestersprachen getrennt hat. Wir nennen diesen Vorgang die **germanische oder erste Lautverschiebung**, weil tausend Jahre später die gleichen Lautgruppen erneut in Bewegung gebracht werden.

Germanische Lautverschiebung (1. Lautverschiebung)

Die folgenden Wortgruppen können als Beispiel dessen dienen, was Grimm mit den Entsprechungen zwischen dem Indogermanischen (vertreten durch das Lateinische oder Griechische) und dem Germanischen (vertreten durch das Gotische) meinte:

Griechisch	Gotisch
poüs (Gen. podos)	fotus «Fuß»
treis	threis «drei»
kardia	hairto «Herz»

Bei «treis - threis» ist zu beachten, daß bei diesem «th» die Zunge keineswegs zwischen den Zahnreihen vorstoßen darf. Sie legt sich, wie im englischen «three», an die Kante der nur wenig von einander abstehenden Zahnreihen.

Griechisch	Gotisch
deka	taihun «zehn»
génos	kuni «Geschlecht»
phéro	bairan «tragen, to bear»
thygater	dauthar «Tochter»
chortos	gards «Hof, yard»

Es fällt auf, daß in der Tabelle zwei leere Stellen sind. Die labialen (mit den Lippen gebildeten) Laute der mittleren Gruppe fehlen. Der Grund dafür liegt darin, daß Grimm keine überzeugende Beispiele für eine Lautentsprechung b - p zwischen Griechisch-Latein einerseits und Germanisch andererseits feststellen konnte. Das b muß in der indogermanischen Ursprache ein äußerst seltener Laut gewesen sein. Anlautendes b fehlt überhaupt. Es gibt nur ein paar Beispiele von inlautendem b > p und die scheinen nicht urindogermanisch zu sein, weil sie auf das Balto-Germanische oder auf das Slawisch-Germanische beschränkt sind.

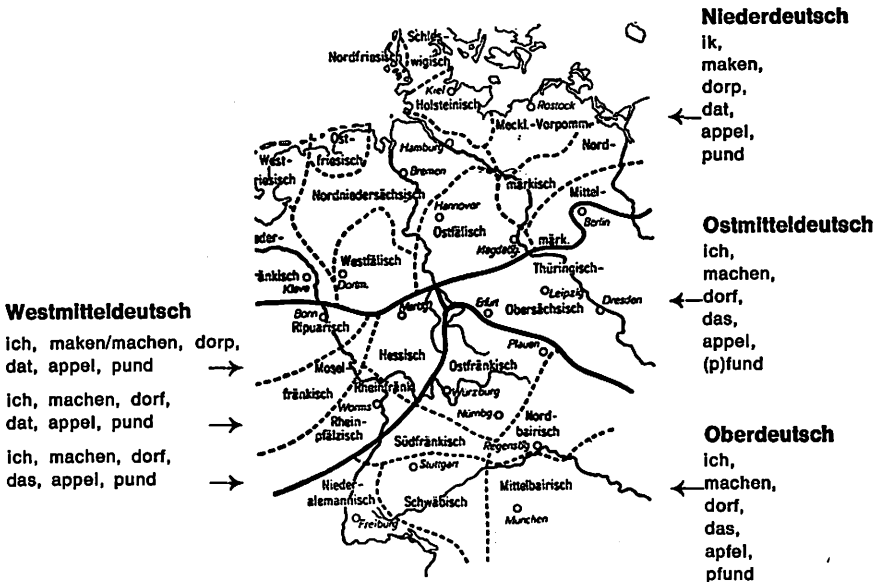
Litauisch	Gotisch
dubùs «tief»	diups «tief»
Altbulgarisch	
slabu «schlaff»	slepan «schlafen»

Hochdeutsche Lautverschiebung (2. Lautverschiebung)

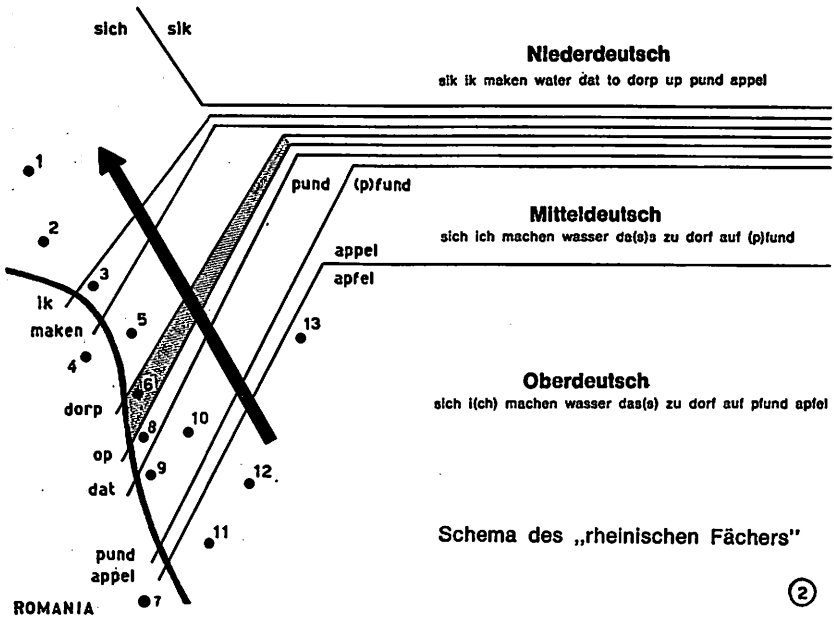
Der luxemburgische Bauer lebt in einem «Duerf», der Bauer aus der Gegend von Bonn in einem «Dorp». Ein luxemburgischer Lausbub stiehlt einen «Apel», für Ludwig Thomas berühmten Allerweltserl wäre es ein «Apfel». Wenn ein Luxemburger von sich spricht sagt er «ich», in Rostock würde das «ik» heißen. Das luxemburgische «éch maachen» heißt in Kiel «ik mak(e)».

Diese Verschiedenheiten sind das Resultat einer folgenschweren Verschiebung der harten Verschlußlaute p, t, k, die sich in dem Zeitraum der Völkerwanderung, etwa zwischen 450 und 650 n. Chr. vollzog. Sie nahm ihren Ausgang von dem südlichsten Teile des deutschen Sprachgebiets, wälzte sich von den Alpen meerwärts und erlahmte am Südsaum der norddeutschen Tiefebene. Durch die Verschiebung der p, t, k entstand die hochdeutsche Sprache, deren Beginn also ins 7. Jahrhundert fällt. Wo die Lautverschiebung gar nicht wirkte, wird niederdeutsch gesprochen. Das Niederdeutsche steht also noch,

wie seine Schwestern: das Niederländische und Flämische, auf germanischer Stufe. Die hochdeutsche Lautverschiebung wirkte am stärksten in der Nähe ihres Ausgangspunktes in Ober-(Süd-)deutschland. In Mitteldeutschland wirkten sich die Gesetze der hochdeutschen Lautverschiebung nicht mehr restlos aus. Die Karte nach Walther Mitzka und E. Schwartz (Karte 1) zeigt anschaulich, wie im oberdeutschen Gebiet die 2. Lautverschiebung ganz durchgeführt ist, während im niederdeutschen Raum keine der Leitformen verschoben ist.



Ganz klar läßt sich auch der vermittelnde Charakter der mitteldeutschen Mundarten erkennen. Das Ostmitteldeutsche mit seinem unverschobenen «Apfel» - Apfel (auch «sdrumb» - Strumpf, «damb» - Dampf) stellt, was die Lautverschiebung angeht, ein einheitliches Gebiet dar. Viel wichtiger für die luxemburgische Sprachgeschichte ist das Westmitteldeutsche. Es ist aufgegliedert in Zonen, die auf der Karte das Bild eines Fächers entstehen lassen. Darum nannte der Sprachforscher Theodor Frings diese Erscheinung auch den «rheinischen Fächer» (Vgl. die Karten 2 und 3). Er vermittelt uns sehr gut das etappenweise Vorrücken der 2. Lautverschiebung von Süden nach Norden (Vgl. Schematische Karte). Seit Robert Bruch wissen wir aber, daß für dieses Sprachgebiet noch andere von Westen (Pariser Becken) nach Osten vorstoßende Sprachdynamik wichtig war.



Hier an einigen einfachen Beispielen die wichtigsten Vorgänge der 2. Lautverschiebung:

Nach Selbstlauten werden einfaches germanisches
t zu ss (bzw. s): «ëtan» (engl. to eat) «essen».
p zu ff (bzw. f): «slâpan» (engl. to sleep) «schlafen».
k zu hh (bzw. ch): «makôn» (engl. to make) «machen»
«ik» ich.

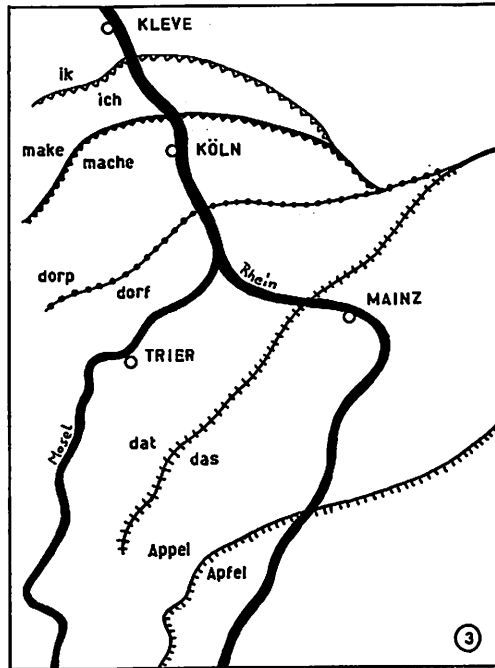
Von diesen Verschiebungen ist das gesamte hochdeutsche Sprachgebiet betroffen. Lediglich das Mittelfränkische (mithin auch das Luxemburgische) macht bei den Wörtern «das, es, was» eine Ausnahme, indem es die alten Formen mit -t bewahrt (s. Karte).

Im Auslauf, im Inlaut nach Konsonant und in der Doppelung (Gemination) werden germanisches

t zu tz (bzw. z): «herta» Herz; «holt» Holz.
p zu pf (bzw. f): «penning» Pfennig; «thorp» Dorf.
k zu ch (nur in oberdeutschen Mundarten).

Das t ist lediglich in den niederdeutschen Mundarten unverschoben bewahrt, während die Entwicklung des p in seinen verschiedenen Stellungen zur Aufgliederung der westmitteldeutschen Mundarten benutzt wird.

Karte 3
(Schematische
Darstellung)



Rheinischer Fächer

Eingetragene Städte:

- | | |
|---|----------------------------|
| 1 Amsterdam (niederländisch) | |
| 2 Brüssel (vlämisch) | |
| 3 Maastricht (südniederfränkisch) | |
| 4 Lüttich (in der wallonischen Romania) | |
| 5 Köln (riparisch) | |
| 6 Luxemburg (westmoselfränkisch) | |
| 7 Metz (in der lothringischen Romania) | |
| 8 Saarlouis (ostmoselfränkisch) | |
| 9 Saarbrücken (rheinfränkisch) | |
| 10 Frankfurt (hessisch) | 12 Stuttgart (schwäbisch) |
| 11 Strasbourg (elsässisch) | 13 Würzburg (ostfränkisch) |
| 1— 3 niederfränkisch | — niederdeutsch |
| 5— 8 mittelfränkisch | } — mitteldeutsch |
| 9—10 rheinfränkisch | |
| 11—12 alemannisch | } — oberdeutsch |
| 13 ostfränkisch | |

(Die Karte beschränkt sich auf die schematische Erfassung der Mundartverhältnisse im Bereiche des durch die «althochdeutsche Lautverschiebung» geschaffenen «rheinischen Fächers», d. h. auf die Darstellung der Mundarten im Westen der «Teutonia»).

Die deutschen Mundarten

Um Werden und Wesen des Luxemburgischen richtig zu verstehen, muß man es in die deutsche Sprachlandschaft hineinsetzen. Das geschieht am besten, indem man das Vorrücken der 2. Lautverschiebung von Süden nach Norden verfolgt. Dabei dringt man gleichsam vom jüngsten Entwicklungsstand der Lautverschiebung bis zu den ältesten unverschobenen Formen im Norden vor.

Oberdeutsch

Die **bairische** Mundart erstreckt sich über eine große Fläche, die von den Alpen im Süden, über die Donau hinweg bis zum Vogtland im Norden reicht und auch das Land Österreich einbezieht. Sie ist relativ wenig gegliedert. Merkmal: «enk» für das im übrigen deutschen Sprachgebiet herrschende «euch». Vom bairischen Sprachraum ging im Spätmittelalter jene Sprachbewegung aus, die eine der wesentlichsten Neuerungen des **Neuhochdeutschen** gegenüber dem **Mittelhochdeutschen** darstellt: die **DIPHTONGIERUNG** d. h. der Übergang eines langen Selbstlautes in einen Zwiellaut.

Mhd. mīn niuwes hūs Nhd. mein neues Haus
î, û, iu (gespr. üü) zu nhd. ei, au, eu.

Lange glaubte die Sprachwissenschaft auch, die 2. Lautverschiebung sei vom bairischen Raum ausgegangen. Seit Walther Mitzka ist man aber der Meinung, daß diese Sprachbewegung vom Gebiet der **alemanischen** Mundart her ins Rollen kam. Dieser Dialekt wird im Südwesten Deutschlands (Württemberg, Südbaden, Elsaß, Bayern westlich des Lech) gesprochen. Merkmal: «Zistag» für «Dienstag» und die Form «gaan» statt des sonst üblichen mitteldeutsch-oberdeutschen «geen». Das alemanische Gebiet ist sehr stark gegliedert.

Mitteldeutsch

Das **Rheinfränkische** begreift ein westliches, rheinpfälzisches und ein östliches, hessisches Gebiet. Die pfälzischen mundartlichen Eigentümlichkeiten werden im 18. Jahrhundert von Auswanderern nach Amerika (Pennsylvanien) mitgenommen. Der hessische Sprachraum ist, das gilt besonders für seinen nördlichen Teil, schon seit der Völkerwanderung im Besitz des hessischen Stammes. Auch dessen Grenzen zum Ostmitteldeutschen und zum Niederdeutschen liegen schon seit dem Mittelalter fest.

Weiterhin sind noch zu unterscheiden (als Kriterium gilt die sich im rheinischen Fächer spiegelnde Auswirkung der 2. Lautverschiebung): das **Moselfränkische** um Trier-Koblenz, vom **Ripuarianischen** mit seinem Zentrum Köln. (Die Grenzziehung geschieht

durch die Linie oder Isoglosse dorp/dorf. Luxemburgisch ist Moselfränkisch mit einer Reihe typischen Besonderheiten.

Niederdeutsch

Die im Norden Deutschlands von der 2. Lautverschiebung unberührt gebliebenen Gebiete stellen einen verhältnismäßig geschlossenen Block dar, den man insgesamt als großen sprachlichen Reliktraum (ein Raum in dem sich alte Sprachgewohnheiten erhalten haben) betrachten kann. Die Abspaltung und sprachliche Sonderstellung wurde aber nicht erst durch die hochdeutsche Lautverschiebung bewirkt, sondern schon in germanischer Zeit sind für den nördlichen Raum gegenüber dem südlichen sprachliche Eigenschaften zu belegen. Die Forschung pflegt diese Besonderheiten *Ingwäonismen* zu nennen. Der römische Geschichtsschreiber Tacitus bezeichnet nämlich die nördlichen Germanenstämme als «Ingwäonen».

Das *Niederfränkische* wird am Niederrhein um Kleve gesprochen und hat viele verwandte Züge mit dem heutigen Flämischen. Das *Westfälische* zeichnet sich durch eigenartige Diphthonge aus, die es zum Teil auch im Luxemburgischen gibt. Z. B. «Huhn» wird «haun» ausgesprochen und «süß» «säut». Diese lautliche Erscheinung nennen wir «Brechung». Das *Ostfälische* fällt durch seine Einheitsformen *mik* (bezw. *mek*) für «mich», *dik* (bezw. *dek*) für «dich» auf. Das *Nordniedersächsische* läßt sich nur ganz schwer gegen die im Süden angrenzenden Mundartlandschaften unterscheiden, während man das beim westlichen Niederfränkischen gut kann. Das *Schleswigsche* und das *Holsteinische* gehören ebenfalls in den niedersächsischen Verband. Das *Friesische* dagegen nimmt eine Ausnahmestellung ein und wird nur in einem schmalen Küstenstreifen und auf den der Nordsee vorgelagerten Inseln gesprochen. Es stellt eine Übergangsstufe zum Englischen dar. Es bleiben letztlich noch zu nennen die *ostniederdeutschen* Mundartgebiete, die, wie es auch für die ostmitteldeutschen der Fall ist, vom Westen her besiedelt wurden.

Das Luxemburgische: Eine alte Bauernsprache

Was wir sprechen, ist eine alte Bauernsprache, die im Luxemburger Lande gesprochen wird, seit der erste Franke im 6. Jahrhundert nach Christus sich mit seiner Familie in den reichen Niederungen des Gutlandes eine Wohnstatt schuf. Allerdings war die Sprache, die er brachte, nicht die einzige, die damals in unsern Gegenden gesprochen wurde. Damals gab es schon bei uns eine Art von Zweisprachigkeit. Sie ist eine Erbschaft, die wir Luxemburger durch unsere ganze

Geschichte hindurch tragen und ertragen müssen. Schon um Christi Geburt zeichnet sich die Landschaft, in der später die Grafschaft Luxemburg erstehen soll, durch ihre Zweisprachigkeit aus. Um das Jahr 1 finden wir sogar 3 verschiedene Sprachschichten:

- 1) eine **lateinische**: es handelt sich hier aber nur um die sehr dünne Schicht des römischen Verwaltungs- und Militärapparates.
- 2) eine **keltische**: sie wird getragen von den keltischen Treverern. Es werden ihrer von Tag zu Tag weniger.
- 3) eine **germanische**: sie gewinnt durch bevölkerungsmäßige Zunahme stetig an Einfluß.

In dem breiten Gürtel von Festungen und Kastellen, der von Lugdunum Batavorum (Rheinmündung) bis nach Augusta Rauricorum (bei Basel) reicht und in der Tiefe an der Mosel und am Rhein bis nach Aduatuca (Tongres) und Augusta Treverorum (Trier) vorstößt, beginnt im Laufe der folgenden Jahrhunderte eine internationale Latinität Fuß zu fassen. Die Kelten müssen nach und nach zurückweichen. Von dem Augenblick an vermischen sich auf dem Boden der späteren Grafschaft Luxemburg das Romanische und Germanische.

Auf dem Boden der späteren Grafschaft Luxemburg, sagten wir, denn das Luxemburger Volk hat die wichtigste Etappe seiner sprachlichen Entwicklung schon hinter sich, als Siegfried im Jahre 963 seinen berühmten Tausch mit St. Maximin tätigt.

Das große Abenteuer der salischen Franken

Das Luxemburger Land trägt schon sein eigenes sprachliches Gesicht, ehe die Grafschaft Luxemburg, territorial gesehen, überhaupt begonnen hat zu existieren. Sprachlich hat die lange Reise der (salischen) Franken — der ersten und wahrscheinlich auch letzten echten Europäer — das aus uns gemacht, was wir sind. Gleich am Anfang des 6. Jahrhunderts beginnen sie, sich im Pariser Becken niederzulassen. Trier, die alte Civitas Treverorum, wird in das zweisprachige salische Reich miteinbezogen. Von zwei verschiedenen Ausgangspunkten her fallen die Franken ins Belgisch-Lothringische ein. Deshalb wird man viel später zwischen **salischen** und **ripuarischen** Franken unterscheiden. Die einzigen aber, die mit Ausdauer und politischem Klarblick an einem großen fränkischen Staat in Europa arbeiten, sind die Nordseefranken (Francs maritimes), die wir vom 6. Jahrhundert an auch die **salischen Franken** nennen.

Schon seit dem 3. Jahrhundert n. Chr. sind die Nordseefranken von BETUWE (Batavorum insula) ausgerückt und die Rheinfranken (Niederrheinfranken) aus der Bucht von Köln. Es sind selbstverständlich die Rheinfranken, die als erste bis nach Ostbelgien, Luxemburg und

Lothringen vorstoßen. Die Römer siedeln sie dort als Laeten an. Und so kommt es, daß die Rheinfranken die ethnische Substanz im alten Lande der Treverer liefern. Es sind aber die Nordseefranken, die, nachdem sich der Kreis eines jahrhundertlangen Weges geschlossen und sie als Salier in unser Gebiet kommen, unsere Zivilisation bringen. Und die ist westlich-fränkisch. Sie kommt zu uns durch die Champagne und den Norden Lothringens, entlang einer natürlichen Straße, der das Leben schon zur Steinzeit nachging. Sie strebt zwischen den Ardennen und dem Plateau de Briey geradewegs auf das Pariser Becken zu. Bei uns ist es vor allem das Gutland, das von dieser Kulturstraße berührt wird.

Chlodwig und seine Merowinger öffnen nun den Raum, den Robert Bruch die «Luxemburger Bucht» nennt, einen der Pole einer Axe, die Mosel und Lahn bilden, ganz weit dem geistigen Wind, der aus dem fränkischen Westen bläst. Wir geraten in den Strom einer Zivilisation hinein, die wohl noch germanisch ist, deren Eigenart aber der stete Kontakt mit den Gallo-Romanen im Pariser Becken ganz verändert hat. Das ist in knappen Worten Robert Bruchs Theorie des «fränkischen Kreislaufes».

Und auch die Sprache konnte sich diesem westlichen Einfluß nicht entziehen. Wir sprechen eine germanische Mundart. Es wäre töricht, dies bestreiten zu wollen. So ganz germanisch ist unser Dialekt nun aber auch wiederum nicht. Denn es sind darin noch eine ganze Menge sprachlicher Eigenarten lebendig, die an die salischen Franken erinnern. Und hier liegt auch einer der tiefen Gründe für die ewige Unruhe des Luxemburgers zwischen Ost und West, zwischen dem romanischen und dem germanischen Kulturkreis. Wir sprechen einen deutschen Dialekt, doch wollen wir um alles in der Welt keine Deutschen sein. Alles, was hier entwickelt wurde, wußte der einfache Mann nicht, der 1941 bei der berüchtigten «Personenstandsaufnahme» des Gauleiters Gustav Simon hinter «Muttersprache» luxemburgisch schrieb. Trotzdem hatte er recht.

Wie schon angedeutet, wird dem Luxemburger Land schon bei der Geburt die Zweisprachigkeit — sie als Geschenk oder Fluch anzusehen, hat keinen Sinn, sie ist unser Schicksal — in die Wiege gelegt. Wie die folgenden Ausführungen zu beweisen trachten, ist sie ein Stück von uns. Wir können sie nicht aufgeben, ohne uns selber aufzugeben.

Die Zweisprachigkeit

Die Gründung der Grafschaft Luxemburg durch Siegfried (963) geschieht, sprachgeschichtlich gesehen, in dem Augenblick, da sich der Streit zwischen dem Diedenhovener (Germania) und dem Wallo-

nischen (Romania) entlang einer Sprachgrenze versteinert hat, die mitten durch das Herz des alten karolingischen Reiches verläuft. Was sich schon um Christi Geburt abzeichnete, was im 6. Jahrhundert weiterging, klingt auch jetzt noch nicht ab. Der Ardennergraf legt den Grundstein zu einer Hausmacht, die territorial nicht nur über die administrativen Grenzen hinausgreift, die Ober- und Niederlothringen trennen, sondern die auch die Sprachgrenze überspringt, die Romania und Germania scheidet. In andern Worten: die Grafschaft Luxemburg wird mitten in jene Zweisprachigkeit hineingeboren, die typisch ist für die ersten Jahrhunderte des Frankenreiches. Und nichts von alledem, was dem Land später widerfahren wird, bringt es fertig, etwas an dieser Zweisprachigkeit zu ändern.

1239 unterschreibt die Gräfin Ermesinde den ersten Freiheitsbrief, der nicht mehr auf Latein verfaßt ist: den Freiheitsbrief für Diedenhoven. Eine deutschsprachige Stadt also. Was aber nicht verhindert, daß die Charta auf Französisch geschrieben ist. Erst ein Jahrhundert später wird Johann der Blinde, um der sprachlichen Wirklichkeit innerhalb der Grafschaft gerecht zu werden, das Land verwaltungsmäßig in einen wallonischen Teil (quartier wallon) und einen deutschsprachigen Teil (quartier allemand) gliedern. Dabei wird der Sprachgrenze aber nur von ungefähre Rechnung getragen. Was übrigens durchaus verständlich ist, wenn man überlegt, daß eine genaue Beachtung der Sprachgrenze dazu geführt hätte, schon längst bestehende verwaltungsmäßige Einheiten wieder aufzutrennen. So wäre beispielsweise die Markgrafschaft Arlon in zwei geteilt worden. Bedeutsam ist die Maßnahme Johanns des Blinden dennoch dadurch, daß die Zweisprachigkeit der Bevölkerung der Grafschaft Luxemburg damit offiziell anerkannt wurde.

Durch vier Jahrhunderte hindurch wird es fortan niemand wagen, keine Burgunder und keine Spanier, weder Oesterreicher noch Franzosen, an dieser Gegebenheit zu rütteln. Der deutschsprachige Teil der Grafschaft war schon allein durch seine geographische Lage — um das zu sehen, braucht man nur eine Landkarte anzuschauen — ziemlich abgekapselt und auf sich gestellt durch die natürlichen geographischen Hindernisse, die den Austausch mit dem übrigen deutschen Raum erschweren. Es kommen nun noch die wirtschaftlichen und kulturellen Barrieren hinzu, welche die konsequent westlich ausgerichtete Politik der Landesherrn errichten. Dadurch wird der «quartier allemand» zu einem sprachlichen Reliktgebiet, das viel stärker nach Westen denn nach dem deutschen Osten hin offen ist.

Diese Situation bestand aber schon, ehe 1441 die Fremdherrschaft begann. Sie wurde paradoxerweise geschaffen, als die Luxemburger den deutschen Kaiserthron bestiegen. Während Karl IV. die deutsche

Kultur bis weit in den europäischen Osten hinein trägt, ruft sein Bruder, der «gentil duc» Wenzel I. (1353-1383) — seine Mutter ist Beatrix von Bourbon und seine Frau Johanna von Brabant — Jean Froissart und Eustache Deschamps an seinen Hof. Er selbst ziseliert raffinierte Minnelyrik auf Französisch. Aus der Grafschaft macht er ein Land mit französischer Zivilisation. Sogar die offiziellen, für das deutschsprachige Gebiet bestimmten, Schriftstücke werden auf Französisch abgefaßt. So waren es schon die eigenen Herren selbst, die von Siegfried bis zu Wenzel I. der Grafschaft Luxemburg ihr ganz besonderes und eigenartiges sprachliches Gesicht gaben.

Nachdem das Haus Luxemburg seine Rolle in der europäischen Geschichte ausgespielt hatte und das Land in fremde Hände geriet — ob das, was unsere Geschichtsbücher Fremdherrschaft nennen, im Grunde genommen mehr Fremdherrschaft war, als das, was vorherging, mag dahingestellt sein — änderte sich nichts an der sprachlichen Lage.

Der Provinzialrat, der seinen Sitz in Luxemburg hatte, erledigte den größten Teil seines Schriftverkehrs auf Französisch, d. h. alle für Brüssel, Madrid, Wien oder Paris bestimmten Schriftstücke wurden auf Französisch verfaßt. Im inneren Verkehrsverkehr wurde Deutsch geschrieben, wenn es um eine Angelegenheit des deutschsprachigen Teils handelte und Französisch, wenn man sich an den «quartier wallon» wandte. Das gilt aber nur für die Korrespondenz mit untergeordneten Instanzen. Die Ordonnanzen des Provinzialrates wurden durchwegs auf Französisch verfaßt und dann auf Deutsch übersetzt.

Die letzte Teilung des Landes beim Londoner Vertrag von 1839 ändert die sprachliche Situation Luxemburgs von Grund auf. Alle wallonischen Distrikte gehen zusammen mit dem deutschsprachigen Landkreis Arlon als «province de Luxembourg» an Belgien. Damit bekommt das nunmehrige Grossherzogtum ein neues sprachliches Antlitz:

- 1) Die Leute auf dem Gebiet des Großherzogtums sprechen im mündlichen Verkehr ausschließlich Luxemburgisch.
- 2) Dies ändert aber nichts an den Sprachgewohnheiten der Vergangenheit. Neben dem Deutschen bleibt Französisch erste Landessprache, was gegen die Germanisierungstendenzen Wilhelms I. läuft. Bis heute hat sich an dieser Situation nichts geändert.

Das Luxemburgische erobert seinen Platz im öffentlichen Leben

Wir wollen uns aber in dieser wichtigen Sache nicht mißverstehen. Es hat sich nichts an der Lage des Deutschen und des Französischen geändert. Doch ein neues, äußerst wichtiges Faktum ist eingetreten:

der Vormarsch des Luxemburgischen. Die Mundart beginnt, zag und scheu anfangs, dann immer selbstbewußter, ihre Rolle im Leben des Landes zu spielen. Es gibt eine Reihe von Daten, die wie Meilensteine entlang der Vormarschstraße des Luxemburgischen vom 19. ins 20. Jahrhundert stehen:

- 1848 Die Revolution schlägt ihre Wellen bis ins Ländchen. Abgesehen von einigen harmlosen Ausschreitungen, ist Ruhe die erste Bürgerpflicht. In Ettelbrück tagt die Ständeversammlung, um über die wichtige Frage der luxemburgischen Delegation für das Frankfurter Parlament zu beraten. Der redegewandte Deputierte Carl Mathias André steht auf. Er spricht einige Sätze auf Französisch und wechselt dann ins Luxemburgische über. Weil die Angelegenheit alle angeht und er nicht mißverstanden sein möchte, wie er unterstreicht. Norbert Metz, der große Redner, antwortet auf Luxemburgisch. Zum ersten Male in der Geschichte des Landes ist damit bei einem offiziellen Anlaß das Luxemburgische benützt worden.
- 1896 Am 10. November hält der neue Abgeordnete Caspar Mathias Spoo seine Antrittsrede vor der Luxemburger Kammer. Er spricht Luxemburgisch, wie er es sich geschworen hatte. Das hohe Haus ist teils aufgebracht, teils erheitert. Manche Herzen aber schlagen warm für C.M. Spoo. Am 9. Dezember kommt die Frage zur Abstimmung, ob fortan vor den luxemburgischen Volksvertretern in öffentlicher Sitzung Luxemburgisch gesprochen werden darf. Noch ist die Zeit nicht reif. Die Mehrheit der Kammer lehnt ab. Spoo hatte in seiner schönen Rede, die im Anthologie-Teil des 2. Bandes meiner «Geschichte der Luxemburger Mundartrichtung» in extenso faksimiliert ist, geglaubt, das Volk müßte aufstehen und mit den Fäusten dreinschlagen, wenn seine Vertreter die Sprache, die es tagaus, tag-ein spricht, mit Gewalt von der Kammertribüne wegweisen. Aber nichts dergleichen geschah. Es blieb ruhig im Land. Nur weit draußen jenseits des Atlantiks, im grossen Chicago, erschien am 1. Januar 1897 die «Luxemburger Nationalzeitung» mit einem breiten schwarzen Trauerrand.
- 1912 Aber C.M. Spoo gab sich nicht geschlagen. Als das neue Schulgesetz von 1912 ausgearbeitet wurde, verlangte er, Luxemburgisch müßte Schulfach in der Volksschule werden. Und nun kann man ganz klar erkennen, welchen weiten Weg das luxemburgische Nationalgefühl seit 1896 zurückgelegt hat. Staatsminister Paul Eyschen tritt persönlich für Spoo's Idee ein. Die Abgeordneten Michel Welter, Housse und Ludovicy singen mit den schönsten Worten das Lob der Muttersprache. Und so wird

das Luxemburgische zum Fach in der Primärschule und Nikolaus Welter bekommt den Auftrag «Das Luxemburgische und sein Schrifttum» zu verfassen.

- 1941 Bei der «Personenstandsaufnahme» versuchen die Nazi-Machthaber aus der linguistischen Tatsache, daß wir einen germanischen Dialekt sprechen, politisches Kapital zu schlagen. Die Formulare trugen bei der Rubrik «Muttersprache» den Vermerk: Dialekte (Mundarten) z. B. Luxemburgisch, Plattdeutsch gelten nicht als Muttersprache». Auf diese plumpe Bauernfängerei aber fielen die Luxemburger nicht herein. Sie gaben als Muttersprache prompt «Luxemburgisch» oder sogar «Letzeburgesch» an. Gauleiter Simon spie Gift und Galle. Die Luxemburger aber hatten aus ihrer Mundart gewissermaßen durch Plebiszit eine Sprache gemacht.
- 1945 Das Luxemburgische zieht als Fach in unsere Lyzeen und Gymnasien ein und findet seinen Platz im Lesewerk von Nikolaus Hein.

Diese wenigen Daten zeigen eindringlich, welchen Weg das Luxemburgische zurückgelegt hat, seit Anton Meyer im Jahre 1829 die ersten Verse auf Luxemburgisch schrieb. In dem Maße, wie das Nationalgefühl der Luxemburger erstarkte, eroberte sich auch die Mundart — Heinz Kloss spricht sehr richtig von einer «Halbsprache» — jene Gebiete des öffentlichen Lebens, in denen wir unsere Muttersprache und nur sie hören wollen. Natürlich spielte auch hier die soziale Evolution eine Rolle. Mit dem Einfluß der Notablen war auch der Einfluß des Französischen zurückgegangen. Und es ist auch kein Zufall, daß die Pioniere des Sozialismus wie Dr. Michel Welter oder C.M. Spoo große Freunde und Verteidiger des Luxemburgischen waren.

KLEINE LUXEMBURGISCHE SPRACHPSYCHOLOGIE

In den summarisch angeführten phonetischen, syntaktischen und sprachgeschichtlichen Details liegt schon ein Stück des luxemburgischen Volkscharakters beschlossen. Die Luxemburger waren lange ein bedrücktes und unterdrücktes Völkchen von Kreuzerbauern und wie das Land und die Leute, ist unsere Sprache auch arm und einfach. Arm an Wortschatz (Alltag, bäuerliche Umwelt), rudimentär in der Morphologie (fast keine Modalformen, Temporalformen. Akkusativ einziger Deklinationsfall), primitiv in der Syntax (durchwegs parataktische Struktur).

Aber nicht nur die luxemburgische Sprachgeschichte, oder die phonetischen, morphologischen und syntaktischen Eigenarten unserer Muttersprache spiegeln ein Stück Psychologie des Luxemburgers, auch in den Redensarten, Sprichwörtern und Sprachbildern ist ein Stück der luxemburgischen Volksseele lebendig. Dieses oft sehr alte Sprachgut ist eine wahre Fundgrube für lebendige Sprachstunden, die nicht nur der Erkenntnis des eigenen Wesens dienen, sondern den Sinn für das Sprachliche im allgemeinen schärfen. Die folgenden Ausführungen wollen nur als Hinweis und Anstoß verstanden sein. Es sei auch gleich darauf hingewiesen, daß psychologische Ableitungen aus Redensarten, Sprichwörtern usw. wissenschaftlich problematisch oder zumindest diskutabel sind, weil den Einsichten der Volksweisheit, als typisch absolut formulierter Teilweisheit, ein nicht selten kontradiktorisches, immer aber entgegengesetztes Gegenurteil entspricht.

Mit Ironie übertünchte Gefühlsscheue:

T ass gudd, wann d'Fraleit heinando kräischen, da brauchen se net esou vill ze schweessen.

Vum Priedegtstull geworf gin: in der Kirche zur Hochzeit ausgerufen werden.

De Fuppes gefruede kréien: einer Gewissenserforschung unterzogen werden.

De Blossballég wëllt net méi: Atemnot haben.

Hinter Wendungen dieser Art verstecken wir scheu unser Gefühl. Nicht nur der Engländer ist ein Meister des «understatement».

Bildhaft-konkrete Sprache des bäuerlichen Alltags

Das schwere Bauernblut in unsern Adern und die Hypothek der Zweisprachigkeit haben es mit sich gebracht, daß der sprachlichen Phantasie des Luxemburgers ziemlich enge Grenzen gesteckt sind. Sie wagt sich selten aus den eingefahrenen Wegen und Gleisen des Alltags heraus. Sie ist daheim im bescheidenen Bezirk der alltäglichen Sorgen, des bäuerlichen Tages- und Jahresrhythmus. Aber gerade darum ist sie auch konkret, voll plastisch-farbiger Bilder aus dem Leben des einfachen Menschen. Nicht selten wird die Liebe zum konkreten Detail bis zur ungeschlachteten Grobheit vorgetrieben.

Wer denkt noch daran, wenn er das Wort «Kéier» gebraucht, daß darin das Bild des Bauern noch lebendig ist, der mit seinem Pflug wendet. Wenn jemand eine gute Stunde hat, dann sagen wir, es sei «eng gudd Lo un him». Das ist nichts anderes als eine Lage Boden.

Es kommen im Leben Augenblicke, wo wir fühlen, daß wir «op e Stack rennen». «Stack», das ist der eisenharte Wurzelstock der Oeslinger Schäleichen. Der bietet auch der härtesten Pflugschar Widerstand. Es gibt eine ungeahnte Fülle dieser herrlichen Sprachbilder aus der bäuerlichen Alltagswelt in unserer Sprache. Einige der schönsten mögen aufgezählt sein:

Mat de fiische Féiss am Trach stoen (wenn jemand ißt wie ein Ferkel); et as mer net gebroden; méi Blosses wéi Brennes hun (mehr Leid als Freude haben); dann as d'Bétschel fett . . .; e Källefche kréien (sich erbrechen); net vun der Heck gepléckt sin; eng Schold an d'Haascht schreiwem; mat den Hénger schlofe goen; engem hannen a krauchen; kurze Gank a gudd Weed hun; Fräschen am Bauch hun; Waasser zéien; kee Stach gesinn (Nähstich); a wann al Fraen an Heegafele féilen; déi zwee reide net op engem Päerd; deen elo as keng Päif Tubak wäert; mat der Läich goen (statt «mam Begriëfnes»); engem weisen, wou de Bock d'Lach huet; engem Bräi ëm de Mond schmiiren; do dämpft de Schminni net méi fir déch; dat as d'Dommheet un der Halter gefouert (die Dummheit unterstützt); dat as sénger Eier nach keen décke Koup; eng erausgeschott kréien; dat as Waasser op séng Millen; hee geet op sénge läschte Been; d'Nues leeft him wéi en Hunnegaak; (vor der Erfindung der Honigschleuder wurden die Honigwaben in einem Sack über ein Gefäß gehängt).

Erst wenn man diese Wendungen ganz genau unter die Lupe nimmt, merkt man, wieviel gesunde Beobachtungsgabe und zugleich auch,

wieviel mutwillige Spottlust sie enthalten. Denn den Spotteufel ganz einzusperren, bringt kein Luxemburger fertig. Auch sogar dann nicht, wenn er ihn hinter einer gesteihten Hemdbrust verbirgt.

Wir sagen noch gerne: «Hee mécht e Bockel wéi eng Kaaz op engem Schläifsteen». Ob wir dabei aber auch noch ein Bild vor dem inneren Auge haben, ist fraglich. Denn wo sieht man noch eine Katze im Sonnenglanz eines Augusttages auf einem Schleifstein hocken? Von jemandem, der starr und glasig dreinschaut, sagt man: «Hee kuckt dra, wéi e gestachene Bock!» — Nur wer genau weiß, wieviel Gefängnis auf Wilddiebstahl steht und der deshalb seine Augen nicht in die Tasche steckt, kann einen solchen Vergleich prägen. Auf diese Aufgeschlossenheit der Natur und den Dingen gegenüber, auf die herzerfrischende Beobachtungsgabe gilt es die Jungen beim Studium der in der Mundart üblichen Vergleiche aufmerksam zu machen. Dann sind Luxemburgisch-Stunden zugleich wertvolle Aufsatz-Stunden. Hier eine beschränkte Auswahl dieser Vergleiche:

Hee fäert wéi e Baakuewen, dee siwemol den Daag gehëtzt gët (Bannofen); d'geet him wéi den ale Päerd: wann se séch léé, stinn set net méi op; deen huet d'Géft all beieneen wéi déi kleng Mouken; hee geet do, wéi wann heen d'Bee mat wäisse Kéis erlängt hätt; heen deet Kreesch wéi e Waldiesel; si hun et mateneen wéi den Hauptert mat der Hatt; hee schéckt séch wéi en Hond an enger Kärchen; an d'Luucht goe wéi e preisesche Biddi; derbäimaachen wéi de Breier bei d'Gees (er hatte sie gestohlen und trieb sie vor sich hin); enger Saach esou néideg sin wéi Zierden (Hirtenhaus) enger Karschëpp; heen huet eng Nues wéi en Kierzenhärchen; hee schwätzt wéi e Blëll (zrassen Traap); hee wuddert wéi eng lërz an der Wal; hee sëtzt do wéi e Vull um dire Räis; dat wibbelt wéi e Kouschwanz.

Traditionsliebe und Konformismus

Nik. Ries gibt in seiner «Psychologie du peuple luxembourgeois» als typisch luxemburgischen Charakterzug den starken Hang zu Ordnung, Disziplin und Tradition an. Gleichzeitig stellt er an einer andern Stelle fest, daß das Bestreben, um keinen Preis der Welt aufzufallen, verbunden mit einem ausgeprägten Ordnungssinn, die öffentliche Meinung für den Luxemburger zu einer richtigen Tyrannei werden läßt. Von diesem Konformismus zeugen Redensarten wie die folgenden:

Maach wéi d'Leit, da geet et der wéi de Leit!

Oder noch viel krasser, mit einem Schuß bitterer Ironie, wie sie für den Luxemburger typisch ist:

Wou et Brauch as, leet een d'Kou an d'Bett.

Hier ist ein Vergleich mit fremden Sprichwörtern, die dasselbe aussagen, interessant:

Chaque pays à sa guise.

A Rome comme à Rome.

Si Romae fueris, romano vivito more.

Die Ausdrucksweise des Luxemburgers ist plastischer, aber auch gröber. Er wählt seine Sprachbilder in der ländlichen Umwelt des Bauern.

Ganz deutlich spüren wir die Liebe zur Tradition, zu der ja auch der Respekt vor dem Alter gehört, in Sprichwörtern wie diesen, die auch wieder aus der bäuerlichen Erlebniswelt herkommen:

Déi al Kéi gin d'Mëllech.

Di al Pëllen léen di décksten Äer.

Di al Hälléich sin di bescht.

Realismus bis zur Gefühlskälte

Der Luxemburger ist ein praktischer Mensch. In jedem von uns ist noch ein Stück des fuchsig-schlauen Bäuerleins lebendig, für den das Leben zu kurz und zu hart ist, als daß es anginge, es mit Träumereien zu vertun. Das schwäbische «schaffe, schaffe, Häusle bauen» liegt auch uns im Blut. Mag es uns auch noch so gut gehen, wir vergessen nie, daß

alles vergeet, wéi d'Waasserzoppe net!

und daß

kee Mënsch vum Wand liëve kann.

Darum ist der Luxemburger sparsam. Er weiß gut:

Wat eelef Hénger zesummekraazen, dat kann dat zwiëleft
ausenanerkraazen. Nom Boren Drot gett vill gefroot.

Wir mögen es nicht «vun der Hand an den Zant» zu leben.

Wir sind, bis in das letzte Jahrhundert unserer Geschichte hinein, ein Völkchen von kleinen Leuten gewesen. Wie im Kleinen, so auch im Großen, hatten wir Mühe, die Enden zusammenzubringen. Bei uns flossen lange die Wassersuppen reichlicher als die Fleischbrühe. Das macht hart, wenn es um Haben und Nicht-Haben geht. Deshalb ist es nur zu verständlich, daß aus einer Reihe von Sprichwörtern und Redensarten ein Geist und eine Lebenshaltung sprechen, die uns

nicht recht gefallen wollen. Es wäre aber falsch, sie deshalb zu übergehen. Denn ein Stückchen ihrer Seele ist in uns allen lebendig.

Bei Geldfroen héiert d'Gemitterléchkeet op.

D'Welt as en Heeknapp, a ween am meeschten dervu rappt, deen huet am meeschten.

Emsoss as der Dout, an dee kascht d'Liewen.

T soll keen séch ausdoen, dees hee geet schlofen.

Kaafmannschaft leit keng Frëndschaft.

Völlig realistisch bitter und bissig ist das, was der Volksmund über Handel und Geschäft auszusagen weiß:

Wee schafft, huet keng Zäit fir Geld ze verdéngen.

Vum Profitt liéwen d'Leit a vum Bedrug kleeden se séch.

T muß een d'Geld vun de Leid huelen, vun de Beem kann een et net erofrëselen.

Et liéft ee net vun der Aarbécht, mä vum Profitt.

Der Däiwel mécht keemol op e klenge Koup.

Et ka keen enger Méck méi Bludd huelen, wéi s es huet.

Mangel an Gemüt und Gefühlsscheue

Das, was der Deutsche «Gemüt» nennt, kennt der Luxemburger kaum. Wir sind gemütsmäßig zu langsam und dickhäutig, um primär-emotional zu reagieren. Es muß schon eine gewaltige Gefühlsglut sein, die uns das Herz zum Schmelzen bringt. Dabei sind wir, auch uns selbst gegenüber, wie auch, was die andern betrifft, zu mißtrauisch, um uns ohne Gegenwehr vom Gefühl überwältigen zu lassen. Und wenn das Herz auch lichterloh brennt, so behält der Luxemburger dennoch den Kopf kühl. Er möchte genau wissen: «Was soll das bedeuten? Wo kommt das her? Wo führt das hin?». Das gefühls- und blutmäßige Erbe einer langen, leidvollen Geschichte hat uns durch die bittere Erfahrung von Jahrhunderten gelehrt, daß

wann ee net Wollef ka sin, Fuuß muß gin.

Mißtrauen

Das Vertrauen des Luxemburgers ist schwer zu erringen. Er traut sich selbst kaum und dem Mitmenschen noch weniger. Das ist wahrscheinlich sein ausgeprägteste Charakterzug. Kein Wunder, daß er auch im sprachlichen Bereich ins Auge springt.

Unter allen Luxemburgern ist der Oeslinger der größte Fuchs. Man kann sich deshalb mit einer gewissen Berechtigung fragen, ob die starken Konjunktivformen, wie sie vor allem im Nordösling vorkommen, nicht auf dieses angeborene Mißtrauen zurückzuführen sind.

Auffällig ist nämlich, daß sie eigentlich nur für den Potentialis und Irrealis angewandt werden:

Et géif ee nawell mengen
 Ech déit bal soen
 Dat kéim drop eraus
 Hee frëss hat am léifsten op enger Botterschmiir
 Ech fréich méch awer, wéi heen dat gemaach hätt

Auch in den Redensarten stoßen wir auf Schritt und Tritt auf diese fuchsige Schläue. Der Luxemburger sieht «méi déif an d'Wasser, wéi en aneren driwwer» und deshalb weiß er Dinge, wie diese:

Si schlofen net all, déi d'Aen zou hun.
 Wann ee Vulle fänkt, däerf ee net mat Klëppelen draschloen.
 Dee net laude kann, dee muß alt pénken.
 Ween séch op de Kënn späitzt, dee späitzt vill ze no.
 Ween séch eemol verbrannt huet, dee bléist härnochen d'Zopp.
 E gudde Rot as deier, schlechter fënnt een iwwerall.
 T muss een net «hupp» soen, dees as een iwwert de Pull.
 T wees ee wuel, wéi ee schlofe geet, mä net wéi een opsteet.
 T muss een ëmmer wëssen, wéini dat een Trompäss ausspillt.
 Näischt soen, as och eng Aentwert.
 T sin net elauter Heeleger, déi an d'Kiirch gin.
 D'Aen op odder de Beidel.
 Et heescht keng Kou Blimmchen, dees si hätt eng Strimmchen.

Der kleine Mann mißtraut denen, die über ihn zu Gericht sitzen. Es ist deshalb nicht verwunderlich, daß der luxemburgische Volksmund manch bissige Wahrheit über Recht, Gericht und Gerechtigkeit zu sagen weiß:

D'Gerechtégkeet huet eng wußen Nues.
 Wann een d'Gerechtégkeet béit, da brécht se.
 Wat méi Gesetz, wat wéiniger Recht.
 Zeieprozeß, Spëtzbouweprozeß.

Wer von vorneherein weiß, daß man «die kleng Schelmen hänkt» und «di déck lafe léißt», der nimmt sich doppelt in acht. Zweierlei bedenkt er:

Erstens: Wee näischt seet, vermault séch net.

Zweitens: E schlechte Fuuss, dee nëmmen ee Lach huet.

«Dat sin dem lesel sénger Spréng, dem Judd sénger Händel a ménger Saachen», denkt der Luxemburger und nennt sich Hase.

Demokratie und Plebejertum

Wenn der Luxemburger auch von tiefem Mißtrauen gegenüber sich selber, sowie den andern und vor allem den Ausländern beseelt ist — ein Belgier ist ein «Zillebäcker», ein Preuße «e Viizbrudder», ein Italiener «e Botscha» oder «e Biir», ein Franzose der Grenzgebiete «en Heckefranszous» — so muß man andererseits aber auch zugestehen, daß er durch und durch Plebejer und Demokrat ist. Für ihn bleiben

«Schwäin Schwäin, a wann se mam Zylinder am Bett leien.»

Die Welt ist

. . . ee Sak voll Kriipsen
Wou een den aner zwéckt;
Di iëwescht gi gejhuppelt,
Di önneschit gi gezwéckt.

Michel Rodange

Für Windbeutelerei und auf äußeren Schein ausgerichtetes Getue het der Luxemburger nichts übrig. Man mag noch so vornehm auftreter., ja, man kann sich sogar vom livrierten Fahrer großartig kutschieren lassen, das bringt uns nicht aus dem Gleichgewicht, denn:

Wann den Dréck Möscht gët, da léift heen séch féieren.

«Black humour»

Nicht nur der Engländer kennt den «black» oder «sick humour». Schon das oben zitierte Sprichwort enthält ein für den luxemburgischen Charakter typische Mischung aus Mutwillen, Sinn für das Paradoxe und einer gehäuften Messerspitze voll bissiger Bosheit: Wie sagen wir beispielsweise wenn jemand tollpatschig und unglücklich zu Fall kommt:

Elo häs de kënne falen!

Oder:

«Et kann een des Gudden och zevill kréien», sot de Bauer, du as him e Fudder Möscht op de Läif gefall.

«Dat léift méch kal», sot d'Butschekätt, du war hat an d'Waasser gefall.

«D'Haus verléiert näischt», sot d'Fra, du huet si d'Spullomp am Kabes fond.

«A la bonne Auder», sot d'Fra, du huet si de Bock gestrach.

«D'geet näischt iwwert d'Propertéit!», sot d'Fra, du huet se eng Maus aus dem Schmand geféscht an séch duerch de Mond gezunn.

«Alles mat Uerdnong», sot Fra, du huet se d'Pottschamp an de gliese Schaf gesat.

Das Luxemburgische ist nun einmal nicht zimperlich, weder im Ausdruck, noch im Sprachbild. Es ist eine Bauernsprache, die noch ein Stück frisch-saftiger Brueghelscher Grob- und Direktheit bewahrt hat. Wenn dem Luxemburger etwas gegen den Strich geht, so ist es

fir an e Patt ze fuerzen an zur Hänk erauszekucken.

Auf die Spitze getrieben sind sowohl die Freude an der paradoxen Situation wie auch eine gewisse boshafte Schadenfreude oder klar-sichtig illusionslose Bissigkeit in Redensarten wie den folgenden:

«Déi arem Lett, di keen Ennerdaag hun!», sot Ellespill, du soutz heen um plaakéige Feld hannert engem Lankhallem.

«Dee Jong as gudd fir zwee aler Lett, di hir Aarbécht eleng maachen».

«Onrecht Gudd deet net gudd», sot de Kantonnier, du hat heen d'Pai verlur.

«Alle Menschen müssen sterben!», sot de Pater, «vielleicht auch ich,».

«Vun allen Iwwelen muß een dat Klengste wielen», sot de Mann, du huet heen eng kleng Fra geholl.

«Wéi ware mer esou aartléch, wéi mer kleng waren!», sot d'Fra, du huet se d'Fierkele gekuckt.

Wir zögern nicht, in knappen Redensarten unserm Sinn für das Paradoxe so die Zügel schießen zu lassen, daß die Komik eine Steigerung ins Groteske erfährt. Ganz typisch ist auch, daß es sich oft dabei um Redensarten handelt, die bewußt darauf ausgerichtet sind, irrezuleiten. Sie scheinen auf den ersten Blick harmlos und banal. Die darin versteckte boshafte Frechheit wird nicht selten in eine konventionelle, meistens klischeehafte syntaktische Konstruktion eingebettet, in einen jener Sätze, die automatisch weiterlaufen, sobald man das erste Glied gehört hat. Nun ist es aber gerade die Eigenart dieser Redensarten, daß sie wohl syntaktisch weiterlaufen, sinngemäß jedoch nicht. Es liegt darin etwas vom Charakter eines Menschen, der sich einen frechen Spaß nicht verkneifen kann und sich dennoch nicht so recht damit hervortraut. Der Luxemburger hat wohl das Herz auf der Zunge, er nimmt kein Blatt vor den Mund; er ist aber schneller zur Hand wenn es heißt, eine Grobheit an den Mann zu bringen als wenn es darauf ankommt, mit der nackten Wahrheit herauszurücken, gleich was auch immer geschehen mag. Hier einige Beispiele:

Heen huet keng déck Ärem, awer dënn Been.

Hee geet eng ganz Woch Aarbécht sichen, an as Sondes frou, wann hee keng fond huet.

Kein Respekt vor Obrigkeit und Hierarchie

Etwas kennt der Luxemburger nicht: allzu großen Respekt vor Obrigkeit und Autoritäten, wo immer er auf sie stößt. Das beginnt schon gleich beim lieben Gott, mit dem der Luxemburger auf derart vertraut-demokratischem Fuße verkehrt, daß er es keineswegs anstößig findet, in ein Höchstmaß von Erstaunen auch den Herrgott miteinzubeziehen und mit Genuß auszurufen:

Eiser Härgott streck d'Been ewäch!

Wem die Rundung eines wohlgenährten Bäuchleins die Weste prall und glatt auffüllt, der hat

e Bauch ewéi en Dächen.

Ein schön gehobeltes Brett oder eine Gesichtshaut ohne Runzeln und Falten ist

glaat éwei e Nonnebauch.

Ohne den geringsten Respekt vor der Würde des Dichtertums nennt der Luxemburger einen Träumer

en Diichter

und wem die Rede leicht und flüssig von den Lippen strömt, wer ohne sich zu verhaspeln wohlgebauten Satz an wohlgebauten Satz fügt, der schwätzt wéi en Affekot

oder

wéi den Här Metz.

Zwielichte Manöver, darauf eingerichtet, den lieben Nächsten hereinzulegen, werden irreverenziös und respektlos als

Affekotentricken

angesprochen.

Was andere Schwarzseher, Cassandra oder «visionnaire pessimiste» nennen, ist für den Luxemburger ein

Drecksprophéit,

und was für den Deutschen ein Schmeichler ist und für den Franzosen «un flatteur», heißt in Luxemburg kurz und bündig

Aaschrécher.

Von den Intellektuellen sagt man

si schaffen ewéi d'Uessen

und eine Taschenuhr nennen wir «Gromper», einen Säbel — Symbol ehrenvollen Waffendienstes — «Kabesmesser». Ein junges Mädchen

ist «e jongt Bötschel», ein alter Herr «en alen Dapp», eine Prominenz «en déckt Déier», ein sensibler Mensch »e geflappte Geck«, ein Wohltäter «eng gudd Haut», ein arbeitssamer Mensch «e Schaffpäerd», jemand, auf den Verlaß ist «een ale Stack», ein jugendliches, gesundes Mädchen «e gesonde Stippchen», und das heilige Band der Ehe heißt auf Luxemburgisch spöttisch «Kräizbrudderschaft».

Falschen Respekt kennt der Luxemburger jedenfalls nicht. Dort wo im Alter ein Rücken sich dem Boden zubeugt, kommt es von harter Arbeitsfron nicht von Liebedienerei. Uebermäßige Raffinessen sind nicht unsere Art. Wie die luxemburgische Hausmannskost, ist auch die Sprache: einfach, kräftig und gewürzt. Und wie die Sprache, sind auch die Leute. Wer dabei die Nase rümpft, der hat

e Geesch wéi e gefräckten Hénkel.

Und verzieht er gar eine Miene, wenn man ihm das sagt, so ist das auch weiter nicht schlimm, er macht lediglich ein Gesicht

wéi e gebeetschte Kannerasch.

Wenn er noch immer nicht begreift, daß wir ihn reichlich lächerlich finden, dann ist nichts zu machen:

heen huet eng mat der BroutschéiB kritt.

Was aber keineswegs besagt, daß es ihm darum im Leben schlecht gehen muß. Denn:

Di dommste Baueren hun di déckste Gromperen

und

den enge kaalwen d'Kéi net am Stall an deem aneren d'Uessen um Späicher.

Sprache des kleinen Mannes

Auf die Grenzen und auch die Fragwürdigkeit auf Redensarten und Sprichwörter aufgebaute Ausführungen über die Psychologie eines Volkes wurde schon gleich zu Beginn hingewiesen. Deshalb müssen wir bei den abschließenden Ueberlegungen besonders vorsichtig sein. Redensarten und Sprichwörter spiegeln den Geist des gemeinen Volkes und des kleinen Mannes. So gelten denn viele der aufgezählten Charaktereigenschaften nicht bloß für den Luxemburger allein.

Daß wir Luxemburger aber im mündlichen Umgang ausschließlich unsere einfache Bauernsprache sprechen, und das vom Staatsminister bis zum einfachen Arbeiter, dürfte doch etwas beweisen: daß wir im Herzen das geblieben sind, was Geschichte und Landschaft aus uns

gemacht haben, ein Volk von Menschen, die im Herzen einfach geliebt sind. Wenn es uns auch die letzten hundert Jahre besser ergangen ist, so hat das auf unsere wesentlichen Charaktereigenschaften nicht viel abgefärbt. Wir sind anspruchslos geblieben, einfach, im guten Sinne respektlos und mißtrauisch. Wir schauen unsern Mitbürgern «duerch siwe Boxen an den Hänner» und ziehen nur den Kopf ein, wenn der Sturm heult. Ein Sprichwort jedenfalls bewahrheitet sich auch in unserer Sprache:

Et gët dräierlee Leit: Gudder, schlechter a Lëtzeburger.

DIE PSYCHOLOGIE DES LUXEMBURGERS IM SPIEGEL SEINER MUNDARTDICHTUNG

Zwei Züge sind im luxemburgischen Mundartdichten vorherrschend: der Hang zum Handgreiflichen — die realistische Tendenz — und der spöttische Blick für das Treiben der Welt und der Menschen. Die gleichen Charakteristiken also, denen wir im Rein-Sprachlichen begegneten. Das beginnt schon gleich bei Anton Meyer. Wo er satirisch vom Leder zieht, vergißt er bisweilen sogar seine Schwerfälligkeit, und die Verse fließen leichter. Der junge Jakob Diederhoven schuf zur selben Zeit (1829) mit dem «Bidgang no Conter» auf Anhieb ein kleines Meisterwerk an zübigem, frischem Spott. Dicks führte sich in die luxemburgische Mundartdichtung mit dem «Vulleparlament am Grengewald» (1848) ein, einer Satire auf das politische Treiben, die noch heute aktuell ist und Michel Lentz, dem feierlichen Herrn Rechnungsrat, gelingen die besten Verse dort, wo er seine Vates-Allüren vergißt und den Spotteufel aus den Falten seiner Dichtertoga feixen läßt. Unser Nationalepos ist nicht das langatmige «Lucilinburhuc» des Siggy, sondern der maufflinke «Rénert» des Michel Rodange. Wo wir auch hinsehen, wo wir aufschlagen in den Werken der luxemburgischen Mundartdichtung, ob das nun bei Aendréi Duchscher, Batty Weber, Marcel Reuland, Norbert Weber oder Tit Schroeder ist, immer lugt irgendwie zwischen den Zeilen ein zwinkernder Spotteufel hervor. Es ist wohl kein Zufall, daß Reulands Erfolgsstücke «Op der Kirmes» und «Gudd Noperen» sind und bleiben werden, und es kommt auch nicht von ungefähr, daß die meistgelesenen luxemburgischen Dialektschriftsteller Rodange, Dicks, August Liesch und Putty Stein heißen.

Durch das luxemburgische Mundartschriftum zieht sich «wie ein roter Faden die überhebliche Bescheidenheit, die das tröstliche Bewußtsein von der «vanitas vanitatum» oder das bittere vom «Hohn der Welt», wie Tockert in seinem «Renert»-Kommentar moderner sagen wird, jenen gibt, die losgelöst von den verschütteten Traditionen des uralten, eigenen Raumes — schattenlos wie Peter Schlemihl — durch den Zufall der Geschichte zwischen zwei aufgeblähte Welten geraten sind und nun in deren Schatten mit uralter Bauernschläue — als «Fiischen» lieber denn als «Wöllefchen» — unbehelligt und un bemerkt, aber aufrecht zu leben versuchen, nur in bittersten Fällen der Not bereit, das eigene Malepartus zu verteidigen, wer der Angreifer

auch sei.» (Robert Bruch: Grundlegung einer Geschichte des Luxemburgischen, S. 35). Wer schlaue genug ist, sich zu ducken, wenn er gegen einen Stärkeren nicht ankommt, wer zu schwach ist, um sich zu wehren und heilsichtig genug, die Schwächen des Unterdrückers zu kennen, dem wird der Spott zur schneidenden Waffe und zur tröstlichen Stütze. Aus diesem Geist wachsen auch die «Revue», die nun schon fast siebenzig Jahre lang— Saison um Saison — verulken, was im Lande verdient, verulkt zu werden. Diese Mixtur von Vaudeville, Aufmachungs-Revue und Kabarett mit starkem polemischen und politischem Einschlag liegt dem luxemburgischen Temperament.

III. DEUTSCHUNTERRICHT VOM LUXEMBURGISCHEN HER

Den meisten Lehrern dürfte schon aufgefallen sein, daß die Schüler munter und frisch daherreden, solange sie sich auf Luxemburgisch ausdrücken dürfen, gilt es aber, ein Erlebnis auf Hochdeutsch zu Papier zu bringen, dann sitzen auch die besten da und kauen am Federhalter. Das «wie» der Darstellung bereitet ihnen Schwierigkeiten. Was im Dialekt so leicht vonstatten ging, ist jetzt plötzlich sehr schwer geworden. Es geht einfach nicht an, so zu schreiben, wie ihnen der Schnabel gewachsen ist, wie sie sich auf der Straße mit ihren Spielfahrten unterhalten. Auf diesen Tatbestand weisen deutsche Pädagogen hin. Nun weicht aber im deutschen Sprachraum die Mundart — vor allem in den dicht besiedelten industrialisierten Gegenden — immer mehr vor einer dem Hochdeutschen stärker angeglichenen, großräumigeren überregionalen Umgangssprache zurück. Letztere wimmelt von schnodderigen Wendungen. Hinzu kommt noch eine Vielfalt an selbstgeprägten Ausdrücken, die für den Erwachsenen gleichsam eine Geheimsprache darstellen. Was dem deutschen Lehrer schon Schwierigkeiten bereitet, wird für den luxemburgischen Kollegen zu einem regelrechten Problem. Hier steht die Mundart noch als geschlossene Einheit den Schriftsprachen Deutsch und Französisch gegenüber und beherrscht den gesamten Bereich der gesprochenen Sprache. Notwendigerweise stellt diese Situation eine große Fehlerquelle für das Hochdeutsche dar. Und das sowohl von der Aussprache, wie von der Morphologie und der Syntax her. Der Dialekt ist formenarm. Fast ohne Unterordnung und Abstraktion reiht er Satz an Satz und oft sogar Satzketten an Satzketten. Er beruht auf der schnell aufeinanderfolgenden Rede und Gegenrede. Er ist stark an die unmittelbare Sprechsituation gebunden, wo es schnell antworten heißt, ohne lange zu überlegen. Durch eine Analyse der Eigenarten des Luxemburgischen auf der Grundlage der Grammatik von Robert Bruch (Siehe Bibliographie) vermag der Lehrer durch Vergleichung zu einem systematischen Überblick über die hauptsächlichsten Schwierigkeiten zu gelangen und sie auszuschalten. Indessen: was er durch Reflexion über die Sprache an Einsicht gewonnen hat, darf er nicht mit der gleichen Methode an die Schüler herantragen. Weil wir Luxemburger einen germanischen Dialekt sprechen, der trotz der aufgewiesenen romanischen Sprachgewohnheiten dem Deutschen doch viel näher steht als dem Französischen, drängt sich das Einüben von Strukturen geradezu auf, der dann auf einer späteren Stufe ein bewußtes Reflektieren über die Sprache folgen kann. Anders ausgedrückt: der Lehrer soll ver-

suchen, die wichtigsten Schwierigkeiten in Übungssätze zu kleiden, um sie auf diese Weise durch Wiederholung und Variation — man verzeihe den Ausdruck — einzudrillen. Es sei im Folgenden nun versucht, einen Überblick über die wichtigsten dieser Schwierigkeiten zu geben.

Aussprache

Der Luxemburger spricht sein Hochdeutsch mit einem ganz eigenartigen Akzent. Hört man recht hin und versucht die Art, wie er spricht, durch einen knappen Begriff zu fixieren, so könnte man es — wie schon angedeutet — «luxemburgische Schaukelmelodie» nennen. Abgesehen von einer Verschiebung des Vokaldreiecks, beruht dies auf einer von der Aussprache des Hochdeutschen verschiedenen Intonation und vor allem aber auf der schon besprochenen intervokalischen Lenisierung. Um die Schüler dazu zu bringen, Worte und Silben zu trennen und mit neuem Ansatz zu sprechen, stellt der Lehrer sich eine ganze Reihe von Übungssätzen auf, in denen die Verschlußlaute p, t, k intervokalisches vorkommen und läßt sie einüben. Etwa so:

Schaut Opa kaum, schaut Oma gar nicht.
 Otto kaut Äpfel und schmatzt.
 Pellt Emil Kartoffeln?
 Hebe dieses Blatt auf.
 Was steht auf diesem Blatt?
 Otto antwortet auch.
 usw.

Dabei sind auch noch folgende Aussprachefehler auszumerzen:

1) **Abprall:** (app^hral), nicht (ap^hp^hral)

Luxemburgisch: (appral)

Die Aspiration (Behauchung) unterbleibt im Hochdeutschen im ersten Teil der langen Konsonanten (pp, tt, kk) im Wort- und Satzinnern.

Also: **ab Potsdam** (app^hozdam) nicht (ap^hp^hozdam)

Luxemburgisch: (abpozdam)

mitteilen (mitt^hail^on) nicht (mit^ht^hailen)

2) **Abbau:** (apbau) nicht (Ap^hbau)

Wenn im Satzinnern (p) auf (b), (d) auf (t), (g) auf (k) ohne Pause folgt, so sind (p, t, k) nicht behaucht.

Für jeden Luxemburger ist es schwierig, das deutsche «ch» (Ich-Laut) auszusprechen. Bei dieser Form des «ch» hebt der Deutsche die Zunge hinten am Weichgaumen (Velum). Er bildet ihn «velar». Der

Luxemburger hebt die Zunge vorne am Hartgaumen (palatum), schon fast am Zahnkreuz (alveola). Er bildet ihn «palatal» — oder wenn man will, sogar alveolar und macht daraus einen Zischlaut, der im Süden des Landes zu einem regelrechten «sch» wird. Allerdings wird er gebildet ohne Lippenvorstülpung und -rundung. Beim Ich-Laut wird einfach der Zungenrücken nicht mehr so weit gehoben.

Der hochdeutsche Ich-Laut wird gesprochen:

- 1) nach Konsonanten, nach ä, e, i, ö, ü, y und nach den beiden Diphthongen: ai (ei), eu (äu):
manch, nächst, Mechanik, ich.
- 2) in der Ableitungssilbe -chen:
Frauchen, Häuschen
- 3) in Fremdwörtern vor e, i, y, in seltenen Fremdwörtern vor allem griechischer Herkunft, auch vor o, p und vor Konsonanten:
Chemie, Chirurg, Charis (aber: Orchester = orkest^{er})

Um die Schüler zu einer richtigen Aussprache des Ich-Lautes zu bringen, bildet man für sie Übungssätze und achtet darauf, daß sie das «ch» richtig bilden. Eine kleine Hilfe dürfte der Hinweis sein, daß er ungefähr so gebildet wird, wie im Pratzerdal (luxbg. Westen) die alten Leute «Kand» (Kind) aussprechen: «d Tchaunt» (t çaont).

Diese Sätze würden etwa folgendermaßen aussehen:

Frauchen führt das Hündchen spazieren.
Das Hündchen wohnt in einem Häuschen.
Ich habe einen Dolch.
usw.

An Hand eines Satzes wie

Ich brauche solche Ratschläge doch nicht

hat der Lehrer dann Gelegenheit, den Ach-Laut einzuführen, den das Luxemburgische auch kennt und deshalb keine Artikulationsschwierigkeiten bereitet. Er steht nach a, o, u und dem Diphthong au:

mache, Tuch, ach, brauch, Rauch

Über die andern Aussprachen des «ch» im Hochdeutschen kann der Lehrer hinweggehen, weil sie nicht durch das Luxemburgische bedingt sind.

Auch das «a» bildet der Luxemburger im Hochdeutschen auf seine Weise, nämlich weiter vorne (also in einem gewissen Sinne «palatal»), während der Deutsche ihn weiter hinten bildet (also auch «velar», wenn wir im Vergleich bleiben wollen).

Der Autor kommt aber nicht daran vorbei, an dieser Stelle darauf hinzuweisen, daß der Lehrer sich bei derartigen Übungen mit einer geradezu engelgleichen Geduld wappnen muß. Beispielsweise war er selbst, als er am «Lycée de Garçons» in Esch an der Alzette Deutsch lehrte, nahe daran, es aufzugeben, seine Schüler dazu zu bringen, den stark palatalisierten Ich-Laut zu verbessern. Jedoch selbst dort, wo man sich, was die Aussprache anbelangt, vor eine schier unlösbare Aufgabe gestellt sieht, kann man die ausweglose Situation nutzbringend ausnutzen, um den Schülern zu zeigen, was geschieht, wenn von einer richtigen Realisierung der Laute abgesehen wird. Dann nämlich wird das der Mundart (oder Alltagssprache, in unserm Falle Luxemburgisch) zur Verfügung stehende Lautsystem auf die Fremdsprache (in unserm Falle Hochdeutsch) übertragen. Dadurch entsteht eine eigenartige Erscheinung, die für die Erklärung vieler Lautwandel im Verlaufe der Sprachgeschichte wichtig ist. Die Sprachwissenschaftler haben dafür den Begriff *S u b s t r a t* geprägt. Sie verstehen darunter die Tatsache, daß die Eigenschaften der zugrundeliegenden Sprache (Luxemburgisch) noch durch die andere (Hochdeutsch) hindurch hörbar bleiben. Hier liegen große Aufgaben des Sprachunterrichtes. Sie werden leider in den Schulen zu wenig beachtet. Was jedoch durchaus verständlich ist, wenn man an die, durch unsere sprachliche Situation schon in der Volksschule notwendige, Mehrbelastung der Schüler durch das Französische als zweite Sprache bedenkt. So ist der Lehrer schon zufrieden, wenn das Deutsche einigermaßen richtig und grammatisch korrekt geschrieben wird.

Durch das Luxemburgische bedingte Fehlerquellen beim Schreiben des Deutschen ¹⁾

Auch hier tut der Lehrer gut daran, bei der Verbesserung der Fehler die sprachliche Grundschrift (Substrat) nicht aus dem Auge zu verlieren und sich immer wieder zu fragen, in welchem Maße die Fehler auf den Dialekt zurückzuführen sind.

Gleichzeitig vernachlässige er es aber nicht, dafür zu sorgen, daß das an die Mundart gebundene sprachliche Selbstgefühl nicht erschüttert, sondern vielmehr gestärkt wird. Wenn schon die deutschen Pädagogen fordern, daß Erziehung zur Hochsprache und Bewahrung der Mundart Hand in Hand gehen müssen, weil die Mundart die tiefste Schicht des sprachlichen Mutterbodens darstellt, so gilt das noch in viel stärkerem Maße für luxemburgische Verhältnisse, weil die

(¹⁾ Bei diesen Ausführungen stütze ich mich auf Material, das mein Kollege, Prof. Jean Milmeister, in seiner von mir angeregten Dissertation zusammengetragen und mir später zur Verfügung stellte. Ihm sei dafür an dieser Stelle von Herzen gedankt.

Luxemburger als Muttersprache bloß ihre Mundart besitzen. Und diese ist das stärkste Band nicht bloß nationaler, sondern auch sozialer Einigkeit. Aber auch vom Pädagogischen her bringt Sprachunterricht im Luxemburgischen großen Gewinn für die Kinder. Was Herr Kollege Marcel Engel 1950 im «Journal des Professeurs» schrieb, hat auch noch heute seine Gültigkeit:

«In unsern Schulen wird übertriebener Wert darauf gelegt, einen fleißig lernenden, braven, passiven Schülertyp heranzubilden. Bei der angeborenen Gemütsverhaltenheit und Schwerfälligkeit des Luxemburgers und inmitten der Schwierigkeiten, die die beiden entlehnten und angelernten Sprachen verursachen, müßte doch ganz besonders ein Hauptziel unserer Bildung darin bestehen, das lebendige Interesse, die natürliche Frische, die naive Unbefangenheit, die eigenwüchsigen Kräfte bei den jungen Menschen wach zu erhalten. Unsere strenge Lernschule ist allzusehr eine Schule der Entsagung und der Ichentfremdung. Deshalb müßte doch wenigstens das Luxemburgische «eine fröhlich erfrischende Station» bleiben. «Hier soll das quecksilbrige Blut sich ausleben, hier das erlebnishungrige Herz sich satt bekommen, hier der unerschöpfliche Tatendrang ein weites Feld finden. Dies ist die höchste und vornehmste Aufgabe des luxemburgischen Sprachunterrichts: Gemütsbildung, Geistesformung, ganze Erziehung der jungen Persönlichkeit.

Heutzutage lernen die Kinder malen, was die Phantasie ihnen eingibt. Das preist man als großartige Neuerung, mit Entzücken steht man vor den ausgestellten Kinderzeichnungen. Aber weshalb will man immer noch ihre Muttersprache verpönen, weshalb will man ihnen dies bescheidene, leichte, freie Mittel des persönlichen Ausdrucks vorenthalten? Eine Entfaltung eigener, lebendiger Kräfte mit mühsam angelernten Wortmitteln ist doch fast unmöglich. Fremde Wörter bedeuten fremdes Empfinden und fremdes Denken.

Zudem gewinnt man echten Sprachsinn am leichtesten durch die Sprache, die man natürlich und wie von selber kann. Darüber herrschen leider noch ganz widersprechende und irrige Ansichten. Erst bei fast automatischer Sprachbeherrschung gewinnt man Zeit, auf Absicht, Klang und tiefere Bedeutung der Wörter und Wendungen hinzuhorchen. Wer auf Stelzen oder mit Krücken herumspaziert, wird des Gehens nicht froh und genießt nur spärlich die Reize der Landschaft. Die Sprache hat erst bildenden Wert für den, der hinter dem toten Buchstaben ihr inneres Leben spürt und in ihren sinnerschaffenden Geist eindringt. Grammatik hemmt den echten Sprachgeist. Vor lauter grammatikalen Schreckgespenstern hören die Schüler die ureigene Stimme der Sprache nicht. Alle Luxemburger schreiben deutsch und französisch wie der geplagte Musterschüler, der über

einem Aufsatz sitzt: immer mit dem befremdlichen Gefühl, daß der Lehrer hinter dem Rücken steht und nach Fehlern späht. Dieser Not sind wir beim Luxemburgischen enthoben. Hier hemmen grammatische Bedenken wenig, hier herrscht das reine Sprachgefühl, hier gelten nur die kaum erlernbaren Regeln des Geschmacks.

Luxemburgisch lernen heißt also Geschmack und Sprachgefühl bekommen. Daher kann man mit gutem Fuge behaupten, daß die vor-sätzliche und lebendige Übung im Luxemburgischen das Erlernen der fremden Sprachen erleichtert.»

Flexion der Substantive

Wie schon dargelegt, hat das luxemburgische Dingwort bis auf wenige Ausnahmen seine Kasusendungen abgelegt, und es kennt eigentlich nur noch den Akkusativ und den Dativ. Dabei entbehrt es jeglichen Flexionssuffixes und die grammatische Funktion ergibt sich aus dem Artikel. Über die sprachwissenschaftliche Bedeutung dieser Tatsache wurde schon gesprochen (romanische Sprachgewohnheit), sie hat aber auch einen pädagogischen Aspekt. Es entstehen dadurch Fehler wie die folgenden:

Den Schlüssel aber konnte es nicht sein . . .

Noch häufiger sind Fehlzündungen dieser Art:

Von nun an hatte mein Vater auch e i n Schlüssel bei sich.
Die andern bekamen e i n Eilmeter zu schießen.

Im Luxemburgischen werden der unbestimmte Artikel «een» (ein), wie auch die Pronomina «mäin», «däin», «keen» durch keine besondere Endung für Akkusativ und Nominativ unterschieden, wie das im Deutschen der Fall ist:

Dat as ën domme Jong.
Heen huet ën domme Brudder.

Das ist ein dummer Junge.
Er hat einen dummen Bruder.

Dat as kee Frënd.
Heen huet k e e Frënd.

Das ist k e i n Freund.
Er hat k e i n e n Freund.

Hier sind Fehler wie die folgenden möglich:

Ich nehme mein Zeichenblock.
Er durchwühlte sein Schulranzen.
Ich ging auf mein Teller zu.

Man darf sich dabei nicht dadurch verwirren lassen, daß das deutsche Substantiv richtig dekliniert wird, obschon das luxemburgische keine Flexionsendung hat. Wenn wir nämlich vom Genitiv absehen, hat das «starke» und auch das «gemischte» Substantiv im Singular auch im Deutschen keine Endung, während die «schwache» Deklination überall auf -en mit Ausnahme des Nom. Sing. endet. Deshalb finden wir hier auch Fehler

Neben me in Kamerad stand ein anderer Junge.
Als ich Herr Müller sah, war ich erschrocken.

Ein Deklinationssuffix für den Genitiv kennt das Luxemburgische im Prinzip nicht. Von ein paar Ausnahmen abgesehen, gibt es auch keine Artikelform für den Genitiv.

Folgende Ausnahmen seien hervorgehoben:

Heen as der Vakanz nët frou gin.
Heen as dees lësse midd.
Ech kann dees Waasser nët genug kréien.
Heen as awer haut dës Däiwels.

Zu Fehlern im Hochdeutschen verführt vor allem der luxemburgische *genitivus possessionis*:

Der Hund des Nachbarn.
Dem Noper säin Hond.

Wie in den übrigen deutschen Mundarten, wird auch im Luxemburgischen der gen. poss. mit dem Possessiv-Pronomen gebildet, wenn es sich um ein regelrechtes Besitzverhältnis handelt:

Der Hut des Vaters.
Dem Papp säin Hutt.

In andern Fällen steht die Präposition «vum»:

D'Trap vum Haus.

Der Luxemburger bildet, wie der Franzose, seinen Genitiv analytisch, während das Hochdeutsche die synthetische Form vorzieht. Dadurch werden Fehler wie die folgenden möglich:

Ich stahl heimlich meinem Vater seine Pfeife.
Ich hatte meinem Bruder sein Luftgewehr.

Eine Durchsicht von über tausend Septimaner-Aufsätzen ergab, daß in der untersten Gymnasialklasse dieser Fehler seltener vorkommt, als man erwartet hätte. Das dürfte zum Teil jedenfalls darauf zurückzuführen sein, daß der Lehrer in der Volksschule auf seine Unarten aufmerksam macht und sie durch Übungen ausmerzt.

Weit häufiger aber ist die Tendenz, den Genitiv an jene Satzstelle zu setzen, die er im hochdeutschen Satz nur in seltenen Fällen einnimmt:

Ich rief meines Freundes Vater.
 Er lehnte an des Nachbars Fenster.
 Meines Vaters Arbeitsstelle ist weit vom Dorf entfernt.
 Des Arztes Wartezimmer war leer.

Woher diese im Hochdeutschen feierliche und geschraubte Form? Die Schüler achten wohl darauf, die Possessivform zu vermeiden, fallen aber, ohne es zu merken, in die mundartliche Wortstellung zurück.

Mengem Papp säin Hutt.
 Meines Vaters Hut.

Eine Bemerkung wert ist auch noch die Genitivform zu «Nachbar». Die Schüler setzen mit Vorliebe die weniger gute Form des starken Genitivs auf -s.

Was die Bildung des Plurals anbelangt, so gibt es im Hochdeutschen einen Unterschied zwischen der «starken» und der «schwachen» Flexion. Die starken Flexionssuffixe sind:

-e: die Tische
 -er: die Leiber
 -s: die Uhus

Dabei kann es noch zur Umlautung des Stammvokals kommen. Einen Unterschied zwischen «starker» und «schwacher» Flexion gibt es im Luxemburgischen nicht. Der Dialekt kennt folgende drei Arten der Pluralbildung:

1) durch Umlautung der Stammsilbe

Dën Arem	—	d'Ärem
Een Dag	—	Deeg

2) -er

De Bierg	—	d'Bierger
Den Dësch	—	d'Dëscher

3) -en

D'Bänk	—	D'Bänken
De Vull	—	d'Vullen

Durch die mundartliche Mehrzahlbildung werden Fehler wie diese möglich:

Die Schüsseln, zwei Schüsseln, die Tellern, die Fenstern,
 die Ziegeln, einige Witzten, die Zetteln, die Nahrungsmitteln,
 die Plakaten, die Messern, die Revolvern, die Kellern,
 die Knien, die Möbeln, die Hügeln, die Hefter, die Früchten.

Zu Fehlern gibt auch der Dat. plur. Anlaß. Im Hochdeutschen wird er durch «-n» oder «-en» gebildet. Ausgenommen sind die Wörter, die den Plural auf «-s» bilden (Dem Uhu - den Uhus). Beim luxemburgischen Substantiv ist das «-n» in allen Fällen verschwunden, wo nicht schon im Nom. resp. Akk. ein «-n» vorhanden ist.

E Kuerf mat Äppel steet op der Trap.
Ein Korb mit Äpfeln steht auf der Treppe.

Heen huet Angscht virun esouvill friëme Kanner.
Er hat Angst vor soviel fremden Kindern.

Ech kennen een anere Jong.
Ich kenne einen andern Jungen.

Hier schreiben die Schüler leicht «Äpfel», «Kinder», «Junge».

Die Steigerung des Adjektivs

Das Luxemburgische kennt keine Steigerungssuffixe und steigert die Adjektive mit «méi» (mehr) und «am meeschten» (am meisten), eine typische romanische Sprachgewohnheit. Eine Analyse der schon erwähnten Aufgaben von Septimanern ergab hier weit weniger Fehler, als man erwartet hätte (Herr Kollege J. Milmeister fand auf 1.000 Arbeiten 1 Fehler dieser Art). Zum Teil jedenfalls ist das dadurch zu erklären, daß schon in der Volksschule scharf darauf aufgepaßt wird, daß Fehler dieser Art nicht vorkommen.

Pronomina

Beim Personenpronomen ist darauf zu achten, daß die Anredeformen richtig gebraucht werden:

- «Sie» statt «Ihr» (luxbg. «Dir»)
 - «Euch» statt «Ihnen» (luxbg. «lëch»)
 - «Euch» statt «Sie» (luxbg. «mir hun lëch gâr»).
- (Akk.!)

Beim Demonstrativpronomen ist es gut zu wissen, daß der Luxemburger das hinweisende Fürwort «derjenige» oft vor dem Relativpronomen «der» anstelle des korrekten «der betreffende» gebraucht.

derjenige aus dem zweiten Wagen . . .

Als derjenige durch den Ausgang lief

Relativpronomina

Die Mundart bringt es mit sich, daß «wo» statt des Relativpronomens in den hochdeutschen Schüleraufsätzen ganz populär ist:

Den Ziëdel, wou d'Saache fir anzekafen drop stongen.

Der Zettel, wo die Aufträge drauf standen

statt: «auf dem» oder «worauf»

Fehler dieser Art sind sehr häufig.

Noch stärker ist der mundartliche Einfluß spürbar, wenn «wo» an die Stelle der Relativpronomina «der, die, das» tritt oder sogar einen ganzen Satz ersetzt:

... das Bild des Schutzengels, wo er zwei Kinder führt ...

... danach wurde eine Tombola ausgespielt, wo ich sehr viel Glück hatte ...

Auch als Ersatz für eine Konjunktion muß «wo» herhalten:

Es war das letzte Mal, wo ich etwas vom Sankt Nikolaus bekommen sollte (statt «dass»).

Da im Luxemburgischen für das sächliche Relativpronomem «das»

«wat» oder «dat»

gesagt werden kann, kommen im Hochdeutschen solche Sätze zustande:

... das Holz, was die Sägemaschine in Stücke zerlegte ...

... mit dem Geld, was darin war.

Das Verbum

Die deutsche Grammatik unterscheidet sieben Klassen starker Verben. Da die meisten luxemburgischen Verben ihr Praeteritum eingebüßt haben, ist bei der Mehrzahl der A b l a u t nur noch im Infinitiv, im Indikativ Präsens und im Partizip der Vergangenheit festzustellen. Die übrigen Tempora werden mit Hilfsverben gebildet oder aber der Kontext macht klar, was gemeint ist. Abgesehen von einem etwas überreichlichen Gebrauch der Perfektformen führt diese Tatsache aber kaum zu Fehlern.

Verhängnisvoller wirkt sich schon der Umstand aus, daß eine ganze Reihe von luxemburgischen Verben mit einem andern Flexionsfall stehen als im Hochdeutschen. Vor allem lesen wir immer wieder:

«e i n e n begegnen statt «einem begegnen»

«i h m los sein» statt «ihn los sein»

(him sénger)

Andere Fehler sind darauf zurückzuführen, daß es das eine oder andere hochdeutsche Verb im Luxemburgischen nicht gibt oder aber, daß die Mundart dort, wo das Hochdeutsche eine transitive und eine intransitive Form besitzt, nur eine kennt:

«stecken» und «stechen»

Der Stecker s t a c h in der Dose.

Desgleichen:

«erwecken» und «erwachen»

Plötzlich wurde ich durch ein Klirren erwacht.

«aufwecken» und «aufwachen»

Die Buben wurden aufgewacht.

Das Luxemburgische kennt kein «t» in der 3. Pers. Sing. Deshalb laufen die Schüler Gefahr zu schreiben:

«man brauch»

«du weiß»

«du muß»

Häufiger noch:

«Muß du?»

«Weiß du?»

«Brauchs du?»

Präpositionen

Fehler entstehen da,

- 1) wo die mundartlichen Präpositionen einen andern Fall verlangen. So schreiben die Schüler «während» und «wegen» fast immer mit Dativ.
- 2) wo die Mundart eine Präposition anders gebraucht als die Hochsprache:

Heen as b e i äis kom.

Er ist b e i uns gekommen.

(zu)

Hee stong b e i der Dir.

Er stand b e i der Tür.

(an)

Mir furen o p d'Côte d'Azur.

Wir fahren a u f die Côte d'Azur.

(nach der)

Heen huet fir all Topéckheet gelaacht.

Er lachte für jede Albernheit.

(bei jeder)

Duerch séng Mamm huet hee gezéckt.

Durch seine Mutter zögerte er.

(wegen)

Syntax

Im hochdeutschen Satz stehen der Infinitiv oder das Partizip immer nach allem, was davon abhängt, an letzter oder (wenn ein pers. Verb vorhanden ist) vorletzter Stelle. Diese Regel gilt auch im Luxemburgischen. Eine Ausnahme aber bildet der Infinitiv in den Nebensätzen:

Hee géif nëmme laachen, wann heen déch geséich kräischen.

Er würde nur lachen, wenn er dich weinen sähe.

Fehler wie die folgenden gehen auf diese Eigenart des Dialektes zurück:

Ich fragte meine Mutter, ob sie mir nicht wolle eine Armbanduhr kaufen.

Wenn einer ihn wollte stossen, wehrte er schnell ab.

Oder wenn ein Partizip und ein Infinitiv in die Konstruktion hineinkommen:

Du hättest sollen am Tage vorher mit ihr fahren.

Da im Luxemburgischen die Folge der Satzteile nicht so strikt ist wie im Hochdeutschen, Mundarten sind viel weniger durchstrukturiert als die Hochsprache, lesen wir Sätze wie diesen:

Sie haben schönes Wetter gemeldet im Rundfunk.

Folgen zwei Pronomina aufeinander, so steht im Luxemburgischen fast immer der Dativ vor dem Akkusativ.

Richtig:

Er gab sie mir zurück.

Ich gebe sie dir nicht.

Ich teile es ihr mit.

Ich gab sie ihm.

Ich zeigte ihn ihm.

Die Knaben hatten es ihm mitgeteilt.

Wie ich sie mir vorgestellt hatte.

Falsch:

Er gab mir sie zurück.

Ich gebe dir sie nicht.

Ich teile ihr es mit.

Ich gab ihm sie.

Ich zeigte ihm ihn.

Die Knaben hatten ihm es mitgeteilt.

Wie ich mir sie vorgestellt hatte.

Das Luxemburgische kennt auch einen eigenartigen syntaktischen «Rücklauf», um das Satzsubjekt hervorstreichend, der dadurch entsteht, daß das Relativpronomen «zurückgenommen» wird:

Die Atombomben, das sind sehr gefährliche Bomben.

Der Arzt, der kam nicht.

Die erste Spritze, die spürte ich wenig.

Oder:

Mein Nebenmann und ich, wir hatten nicht aufgepaßt.

Meine Mutter und ich, wir trugen die Kartoffeln allein in den Keller.

Nur durch gezieltes, systematisches Einüben von Sätzen gelingt es dem Lehrer in diesen Fällen, aus den korrekten Strukturen Automatismen zu machen. Um den negativen Transfer auszuschließen, ist eine Gegenüberstellung mit dem Luxemburgischen zu vermeiden. Das geschieht nur hier, um dem Lehrer die Reflexion über die syntaktischen Strukturen zu erleichtern.

Nebensätze

Das Luxemburgische ist gegenüber dem Hochdeutschen arm an Konjunktionen und zieht die Parataxe (Beiordnung der Sätze) der Hypotaxe (Unterordnung) vor.

So leitet die Konjunktion «weil» im Hochdeutschen ausschließlich einen Nebensatz ein, während es im Luxemburgischen durchaus möglich ist, sie an die Spitze eines Hauptsatzes zu setzen:

W e l l du gouf ët héich Zäit.

Daraus entstehen Fehler wie dieser:

Niemand öffnete die Tür, weil sie waren weggegangen.

Die Finalität wird im luxemburgischen Satz durch «fir dat» oder «fir dats» ausgedrückt, dabei muß das Verbum in der Personalform keineswegs am Schluß stehen.

Gleef nömme nët, dat éch d'Suen zesammenhalen, fir dats du së kanns ausginn.

Glaub nur nicht, daß ich das Geld zusammenhalte, damit du es ausgeben kannst.

Auch verwechseln die Schüler gerne das hochdeutsche «für» mit «um»:

Ich blieb zu Hause, für meine Mutter zu helfen.

Ech blouf derheem, f i r ménger Mamm ze hëllefen.

Ich fürchtete immer, für bei den Zahnarzt zu gehen.

Ech hun ëmmer gefaart, fir bei den Zännokter ze goen.

Zu berücksichtigen bleibt auch noch, daß die Mundart nicht zwischen dem Infinitiv mit «um zu» und dem Inf. mit «zu» unterscheidet:

Es freute ihn, in eine andere Schule zu gehen (Attribut).
Et huet hee gefreet, fir an eng aner Schoul ze goen.

Darum schreiben die Schüler:

Es hat ihn gefreut, um in eine andere Schule zu gehen.

Indirekte Rede

Im Hochdeutschen steht in der indirekten Rede immer der Konjunktiv Präsens (resp. Perfekt) mit Ausnahme der Fälle, wo die Formen des Indikativ Präsens mit denjenigen des Konjunktiv Präsens übereinstimmen oder wo es sich um einen Irrealis handelt.

Er sagte, er habe dies absichtlich gemacht.
Er sagte, ich hätte dies absichtlich gemacht.
Er sagte, er werde kommen.
Er sagte, ich würde nicht kommen.

Da das Luxemburgische den Konjunktiv Präsens sozusagen überhaupt nicht kennt, wie auch die übrigen deutschen Mundarten, sind Verstöße gegen die Regeln der indirekten Rede sehr häufig.

Hee seet, hee wiër krank.
Er sagt, er wäre krank.
Hee sot, heen hätt kee Su a kee Frang.
Er sagte, er hätte keinen Heller.
Ech hu gefrot, op hee säi Geld verlur hätt.
Ich habe gefragt, ob er sein Geld verloren hätte.
De Papp huet gefrot, wou de Poli wiër.
Vater fragte, wo Poli wäre.

Aufpassen:

D'Mamm huet gesot, sie géif dem Papp et soen.
Mutter sagte, sie gäbe es dem Vater sagen. (Selten!)
Mutter sagte, sie würde es dem Vater sagen. (Sehr häufig!)

Fragen der Stilistik

Es wird hier nur auf jene Fehler hingewiesen, die häufig vorkommen und die klar erkennen lassen, daß sie auf das Luxemburgische zurückzuführen sind.

- 1) Jedem der Aufsätze verbessern muß, fällt die Wortarmut der Schüler auf. Es gibt Wörter, die sie immer und immer wieder gebrauchen. Eine gewisse Schuld daran trägt das reduzierte Wortarsenal der Mundart.

Beliebt sind die farblosen Verben «machen», «kommen», «rennen», «gehen», usw. Sie kommen in allen möglichen und unmöglichen Zusammensetzungen vor. Daneben ist auch das ewige «bekommen» noch zu nennen. Übrigens hat man noch Glück, wenn sie nicht statt «bekommen» «kriegen» (kréien) schreiben.

Wir ziehen im Luxemburgischen, im Gegensatz zum Hochdeutschen, die passiven Wendungen den aktiven vor. Deshalb schreiben die Schüler:

Ich bekam das Knie verbunden.

Ich bekam einen Zahn gezogen

Ich bekam das Resultat gesagt.

- 2) Bis zum Halse heraus hängen den bedauernswerten Leuten, die Aufsätze von Berufs wegen lesen müssen, die Wendungen mit «schön» und «gut». Hie und da als Adjektiv, meistens aber als Adverb gebraucht, kehren sie in abstumpfender Eintönigkeit wieder.
- 3) Nicht weniger irritierend ist die stereotype Beiordnung mit «dann».
- 4) Ab und zu trägt es zum Kolorit des Stils bei, wenn ein im Hochdeutschen nicht bestehendes Wort aus der Mundart herübergenommen wird. Das darf aber nicht zur Regel werden. Zur Orientierung mag folgende kleine und keineswegs erschöpfende Liste dienen:

Mundart:	Hochdeutsch:
streiten	zanken
zerschlagen	zerkeilen, Haue austeilen
sie zerstritten sich	sie stritten
sich aufheben	aufbrechen
ausspielen	auslosen
sich schicken	sich aufführen
suchen	holen
schauen	durchsehen
(eine Zeitschrift)	
weggeben	ausgeben
herausschütten	eingiessen
umdrehen	zurückkehren

IV. - SCHLUSSBETRACHTUNG

Dies wären — in summarischer Andeutung — die Probleme, die in den Luxemburgisch-Stunden zur Sprache kommen sollten. Selbstverständlich in einer dem Klassen- und Intelligenzalter gemäßen Form. Es darf unter keinen Umständen — dies sei noch einmal ausdrücklich betont — ein rein literarischer Unterricht sein. Andererseits, darf dies aber auch wiederum nicht ausschließen, daß Auszüge aus den besten Werken des luxemburgischen Mundartschrifttums gelesen und kommentiert werden.

Eine weitere Aufgabe wäre die Erziehung zum sauberen Luxemburgisch. Es braucht dabei keineswegs museales Sprachgut künstlich zum Leben erweckt zu werden, doch sollte der Lehrer darauf halten, daß Fremdwörter und fremde Konstruktionen dort vermieden werden, wo sie leicht zu vermeiden sind.

In diesem Zusammenhang drängt sich noch eine andere Frage auf: sollen die Schüler auch zum Schreiben des Luxemburgischen angehalten werden? Ich persönlich neige dazu, die Frage energisch zu verneinen. Und zwar aus rein pädagogischen Gründen. Es gehört zu den methodischen Binsenwahrheiten, daß der Lehrer den positiven Transfer möglichst fördern, in dem gleichen Maße aber den negativen Transfer verhindern soll. Vom Deutschunterricht her gesehen, würde eine konsequente Erziehung zum Luxemburgisch-Schreiben dem negativen Transfer Tür und Tor öffnen. Jene Fehlerquellen, die von luxemburgischen Sprachgewohnheiten gespeist werden, würden nicht versiegen, wie es die Deutschlehrer anstreben, sondern umso reichlicher fließen. Aus diesem Grunde sind Schreibübungen, die ja schlechte Sprachgewohnheiten noch stärker fixieren würden, möglichst zu vermeiden.

Zum Schluß muß auch noch ganz kurz die Frage der Rechtschreibung angeschnitten werden. Die sogenannte «offizielle» Rechtschreibung dürfte — trotz ihrer rigorosen Konsequenz, was das Phonetische anbelangt — der Vergangenheit angehören. Sie wieder zum Leben erwecken wollen, wäre unsinnig, weil das neue Wörterbuch sich zu einer neuen, bis auf einige Kleinigkeiten recht brauchbaren Rechtschreibung entschloß. Sie trägt dem Sprachbild Rechnung und ist leicht

lesbar. Sie sollten die Schüler lesen lernen. Solange aber die meisten alten Texte noch nicht umgeschrieben sind, tut der Lehrer gut daran, kurz in die Rechtschreibung von Welter-Engelmann einzuführen.

Und nun bleibt nur noch einer zagen Hoffnung Ausdruck zu verleihen: daß sich dieser oder jener findet, der es einmal mit einem konsequenten Luxemburgisch-Unterricht versucht.